
LA LETTRE

N°48 - MAI 2016

DU SFCC



HEUREUX
ANNIVERSAIRE
NOS PRIX
ONT 70 ANS



SYNDICAT FRANÇAIS
DE LA CRITIQUE
DE CINÉMA
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

SOMMAIRE



- P.2** *Crise : Les Fiches du cinéma* - François Barge-Prieur
- P.3** *Édito de la présidente* - Isabelle Danel
- P.4/7** *Soirée des prix* - Jean-Philippe Guerand
- P.8/11** *Semaine 2016* - Charles Tesson, Ava Cahen, Sandrine Marques, Nicolas Schaller, Marie-Pauline Mollaret
- P.12/13** *Nos grands anciens : Serge Daney* - Bernard Génin
- P.14/15** *Internet : Cinetek* - Marie-Pauline Mollaret
- P.16/17** *Rencontre : Benoît Jacquot* - Nadia Meflah
- P.18/19** *Conseil syndical* - Chloé Rolland
- P. 20/21** *Fous de cinoche : Derek Woolfenden* - Gérard Lenne
- P. 22/23** *Les oubliés de la critique* - Pascal-Manuel Heu
- P.24** *La télévision aussi : TéléObs* - Christian Bosséno
- P.25/29** *Repères bibliographiques* - Claude Gauteur, Philippe Rouyer, Lucien Logette, Gérard Lenne, Isabelle Danel
- P.30/31** *Disparitions* - par Gérard Lenne, Patrice Carré, Isabelle Danel
- P.32** *Métier* - Nathalie Chifflet



SYNDICAT FRANÇAIS
DE LA CRITIQUE
DE CINÉMA
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

Le Syndicat français de la critique
de cinéma et des films de télévision
17, rue des Jeûneurs 75002 Paris.
Tél : 01 45 08 81 53.
E-mail : contact@semainedelacritique.com
m.dubois@semainedelacritique.com

www.syndicatdelacritique.com

Directrice de la publication

Isabelle Danel.

Rédacteur en chef

Gérard Lenne.

Comité de rédaction

Christian Bosséno, Isabelle Danel,
Gérard Lenne, Nadia Meflah, Jean Rabinovici,
Chloé Rolland, Charles Tesson.

Correcteur

Patrick Flouriot.

Conseiller à la rédaction

Lucien Logette.

Photos

Auréli Lamachère, Gérard Lenne.

Maquette

Allison Lenne.

Imprimerie

Grafik Plus (Rosny-sous-Bois).



Notre couverture

Valéria Bruni Tedeschi, réalisatrice pour Arte
des *Trois soeurs*, prix de la meilleure fiction TV.

CRISE

UN APPEL DES FICHES

Chères consœurs et chers confrères, il serait sans doute inutile, pour lancer l'appel à l'aide qui fait l'objet de cette lettre, de vous redessiner les contours d'une crise que vous ne connaissez que trop bien, de vous rappeler que la mécanique de création et de diffusion des films voit ses rouages se gripper de jour en jour, et que la logique mercantile qui préside au financement du cinéma se répercute sur chaque étage de la pyramide, jusqu'à

s'insinuer parfois, malgré et contre nous, dans le contenu-même de nos colonnes. Notre association *Les Fiches du cinéma* tente, depuis 1934, de maintenir ouvertes les fenêtres de la cinéphilie, à travers un ouvrage encyclopédique et patrimonial unique en France : *l'Annuel du cinéma*. Depuis quatre-vingts ans, ce sont plus de trente mille films qui ont été analysés par notre comité de rédaction, chacun faisant l'objet d'une fiche du même format : le résumé intégral du scénario, le générique complet et une analyse critique. Cela nous permet de loger à la même enseigne les films de Steven Spielberg et ceux de Sylvain George, et de mettre ainsi en lumière le cinéma dans toute sa diversité. Nos rédacteurs sont entièrement bénévoles et notre revue ne contient aucune publicité :

François Barge-Prieur
(président des Fiches du cinéma)

c'est le prix d'une indépendance qui ne va jamais, vous le savez assez, sans son lot de difficultés.

Aujourd'hui, le fragile équilibre financier de notre association est menacé. Nous avons besoin de votre aide pour soutenir la plus ancienne revue de cinéma française. Cette aide peut prendre plusieurs formes : l'adhésion à notre association, la participation à l'appel à financement que nous lançons au mois d'avril et, dans vos journaux respectifs, le relais de la parution de l'édition 2016 de *l'Annuel du cinéma*.

Merci au Syndicat de la Critique et à sa présidente, Isabelle Danel, pour son soutien. Et, surtout, merci à vous tous pour votre collaboration. ♦

ÉDITO DE LA PRÉSIDENTE

JE ME SOUVIENS

Par Isabelle Danel



Je me souviens de ce métier de critique de cinéma. Je me souviens de ce rêve d'adolescence, devenu concret. Je me souviens des machines à écrire. Je me souviens des rédactions avec étagères de dictionnaires et de livres de cinéma à perte de vue, des archives papiers et photographiques, du

plaisir d'aller chercher ou vérifier des informations dans ces cavernes d'Ali Baba. Je me souviens des feuillets calibrés, qui étaient une sorte de brillante invention permettant de ne pas compter son nombre de signes à chaque page. Je me souviens du blanco.

Je me souviens des journaux et magazines nombreux, florissants, dans lesquels on écrivait des critiques de cinq ou six feuillets, des interviews de dix feuillets.

Je me souviens des salles de projection où l'on fumait (et je me souviens de l'exaspération de Gérard Lenne, que j'ai dû, d'ailleurs, rencontrer à l'occasion d'une querelle autour d'une cigarette). Je me souviens qu'en voyant six ou sept films par semaine en projection, on voyait 98 % de ce qui sortait en salles.

Je me souviens des projections qui commençaient à l'heure, dont personne ne sortait avant la fin, et où jamais personne ne lisait ses mails ou ses textos, pour la bonne raison que nos téléphones étaient restés sur nos bureaux, accrochés à la prise par leur fil torsadé.

Je me souviens de Michel Pérez, de Michel Mardore et de Serge Daney. Je me souviens du Festival de Cannes, où une carte d'accréditation jaune permettait d'entrer partout, de voir tous les films, et de faire à peine la queue. Je me souviens de Louissette Fargette.

Je me souviens des rames de métro remplies de lecteurs de journaux, presse quotidienne et magazines, et je me souviens d'avoir parfois, en souriant, observé les mouvements du visage d'un passager lisant mon journal à la page de mon article.

Je me souviens des articles, tapés à la machine en double exemplaire (grâce au papier carbone), qu'il fallait porter aux rédactions.

Je me souviens des conférences de rédaction où l'on parlait cinéma. C'était joyeux, foudroyant, violent parfois, mais jamais ennuyeux, car on décidait ensemble, sous la houlette du rédacteur en chef ou du chef de rubrique, d'un

contenu qui nous appartenait à tous. Je me souviens du jour où j'ai porté ma première disquette au journal, elle était bleue, elle ne s'est jamais ouverte. Je me souviens du jour où j'ai envoyé par mail mon premier papier en pièce jointe. C'était magique. Je me souviens de cette époque où, certes, on perdait des piges, des journaux s'arrêtaient, des rubriques cinéma diminuaient leur pagination, mais je me souviens que nous trouvions quand même, toujours, de quoi rebondir et recommencer ailleurs.

IL FAUT CONTINUER
À NOUS BATTRE,
À INVENTER,
À RENOUVELER
CET EXERCICE CRITIQUE
QUI EST LE NÔTRE.

Je ne me souviens pas exactement du jour où, au lieu de me convier en réunion, on m'a conseillé d'envoyer un «mail récapitulatif». Mais je me souviens de mon sentiment de gain de temps inestimable, vite contrebalancé par la certitude que plus jamais nous ne parlerions cinéma, ni contenu, dans certaines rédactions.

Je ne me souviens pas exactement du jour où j'ai compris que la carte d'accréditation bleue au Festival de Cannes permettait seulement d'entrer à la cafétéria du Palais sans faire la queue. Mais même ça, ça n'a pas duré. Je ne me souviens pas exactement du jour où, sortant d'une projection, j'ai reçu un SMS me demandant combien je mettais d'étoiles au film que je venais de voir.

Je ne me souviens pas exactement du jour où je pourrais situer le début de la fin, mais je sais qu'il faut continuer à nous battre, à inventer, à renouveler cet exercice critique qui est le nôtre et à le défendre bec et ongles. ♦

LES PRIX DE L'EXIGENCE

Par Jean-Philippe Guerand

Soixante-dix ans, les noces de platine... C'est de ce métal noble, résistant à la corrosion, qu'est constituée cette année la cérémonie de remise des prix du SFCC, particulièrement chargée en émotion. Il suffit de lire pour s'en convaincre la liste impressionnante des lauréats du trophée du meilleur film français, décerné dès 1946 sous l'intitulé Prix Méliès à *La Bataille du rail* de René Clément. C'est le carnet de bal d'une histoire d'amour : celle qui unit la critique dans ce qu'elle manifeste de plus exigeant et le cinéma dans ce qu'il possède de plus noble.

C'est à la présidente, Isabelle Danel, que revient l'honneur redoutable de prononcer le discours d'ouverture de la distribution des prix, célébrée pour la troisième fois à la Cinémathèque française. Et, comme un heureux événement arrive rarement seul, cette soirée du 1^{er} février coïncide aussi avec la prise de fonction du nouveau maître des lieux, Frédéric Bonnaud, lui-même issu des rangs de la critique, via *France Inter* et *Les Inrockuptibles*. Une occasion pour le directeur, frais émoulu, d'adresser un message de bienvenue cordial à une assemblée au sein de laquelle il reconnaît moult confrères, mais aussi bon nombre d'amis de longue date.

« C'était quoi cette année 2015 ? Quel est le scénariste qui a écrit un truc pareil ? C'est à désespérer du genre humain, de la liberté, des politiques, de la météo et du destin... » Dans son discours inaugural, Isabelle Danel traduit en quelques mots cet état de sidération que nous avons tous partagé l'an dernier, en soulignant à quel point le cinéma reste « ce gisement d'utopie qui nous aide à comprendre l'autre et l'ailleurs, ici et là-bas, hier, aujourd'hui et demain, à réinventer le monde, l'appivoiser ou le changer... Plusieurs fois par jour, chaque jour de la semaine, c'est notre posologie à nous, critiques de cinéma et, même si ce métier ressemble de moins en moins à un métier d'avenir, nous sommes nombreux à croire que les films nous sauvent et nous sauveront toujours. Parce que les films sont notre boussole ». Le ton est donné. La cérémonie peut commencer.

À tout seigneur, tout honneur : un hommage touchant est rendu à l'ex-

président du SFCC, Jean-Jacques Bernard, foudroyé brusquement le 12 novembre dernier. Cette tâche s'avère d'autant plus rude pour celui qui l'a précédé à la tête de notre syndicat, Gérard Lenne. Mais il en faut davantage pour désarçonner notre président d'honneur, qui dresse un portrait très personnel de son successeur, « un homme complexe, tissé de contradictions et de contrastes », qu'il compare à Falstaff, pour sa démesure, et auquel il finit par laisser le dernier mot. C'est alors l'occasion de revoir et surtout d'écouter le discours prononcé par Jean-Jacques Bernard en introduction à la cérémonie de remise des prix du cru 2012, jonglant avec les mots et savourant ses effets avec autant de malice que de jubilation. Agnès b. puis Bertrand Tavernier lui adresseront à leur tour une pensée amicale au fil de la soirée. Pas des hommages empesés. Non, des petits mots doux qui viennent du cœur.

« NOUS SOMMES NOMBREUX À CROIRE QUE LES FILMS NOUS SAUVENT ET NOUS SAUVERONT TOUJOURS. »

Ainsi que le veut la tradition depuis 2005, le jury télévision ouvre le palmarès proprement dit. En préambule, sa porte-parole, Valérie Cadet, tient à annoncer que l'année civile se substituera désormais ▶

IMAGES DE LA SEMAINE

- 1 / Julie Sibony, traductrice émérite de *Gilliam*, les mémoires « pré-posthumes » de Terry Gilliam.
- 2 / Gérard Lenne, président d'honneur, rend hommage à Jean-Jacques Bernard.
- 3 / Claude Gauteur décerne le prix du meilleur essai ex-aequo attribué à Christian Viviani, sous l'œil bienveillant d'Eithne O'Neil
- 4 / Claude Ventura, lauréat du prix du meilleur documentaire, encadré des producteurs des *Garçons de Rollin*, Jean-François Lepetit et Karina Si Ahmed.
- 5 / Notre hôte, Frédéric Bonnaud, nouveau directeur de la Cinémathèque française.
- 6 / Autour de Michel Robin, une partie de l'équipe des *Trois soeurs* de Valeria Bruni Tedeschi, prix de la meilleure fiction TV.



1



2



3



4



5



6



1



2



3



4



5



6



7

- 1 / Le bouquet final des lauréats 2016.
- 2 / Géraldine Pailhas, venue représenter le lauréat du prix du film singulier, *Le Dos rouge* d'Antoine Barraud, qui sera projeté en deuxième partie de soirée.
- 3 / Au nom de l'Institut Lumière, Thierry Frémaux reçoit des mains de Philippe Rouyer le prix DVD-Blu-ray patrimoine pour *Lumière ! Le cinématographe 1895-2005*.
- 4 / Philippe Faucon et Yasmina Nini-Faucon, lauréats du prix du meilleur film français de l'année pour *Fatima*.
- 5 / Les trois représentants de Potemkine, éditeur doublement primé dans la catégorie DVD-Blu-ray, pour les coffrets Kenneth Anger et Werner Herzog.
- 6 / Invités, adhérents et lauréats se mêlent joyeusement pour le traditionnel cocktail...
- 7 / Clément Cogitore et Swann Arlaud, réalisateur et interprète du meilleur premier film français, *Ni le ciel ni la terre*.

à l'année scolaire, comme c'est l'usage pour la plupart des remises de prix. Dans un souci d'équité, le jury a donc décidé de couronner exceptionnellement deux lauréats dans la catégorie du meilleur documentaire français. Le réalisateur Claude Ventura et l'un de ses producteurs, Jean-François Lepetit, prononcent quelques mots de remerciement pour le prix décerné aux *Garçons de Rollin*, en y associant la coproductrice Karina Si Ahmed. Ils insistent sur la liberté de création exceptionnelle qui leur a été laissée par France 3. Une déclaration chargée de sens, à un moment où les chaînes affirment un esprit plutôt intrusif. Et puis, une fois n'est pas coutume, dans un savoureux effet de parité inversée, ce sont six femmes qui investissent la scène pour le trophée attribué à la série de Dan Franck (présent, mais demeuré dans la salle) *Les Aventuriers de l'art moderne*, diffusée par Arte : les productrices Judith Nora, Priscilla Bertin et Élisabeth Larrière, accompagnées des réalisatrices Amélie Harrault, Pauline Gaillard et Valérie Loiseleux.

À l'invitation de Sophie Grassin, c'est le producteur Alex Berger qui vient chercher le prix de la meilleure série française pour la première saison du *Bureau des légendes*, diffusée sur Canal+ et réalisée par Éric Rochant. Il adresse un remerciement particulier à la DGSE pour sa précieuse collaboration. C'est au contraire accompagnée de la plupart de ses comédiens (dont elle a avoué être « tombée amoureuse ») que Valeria Bruni Tedeschi monte sur scène afin d'y recevoir le prix de la meilleure fiction décerné à sa réalisation des *Trois sœurs*, diffusée sur Arte.

Coiffée d'un de ces chapeaux qui lui siéent si bien, la présidente du jury littéraire, Eithne O'Neill, annonce d'emblée qu'aucun ouvrage n'a été jugé digne du prix de la meilleure traduction. Celui du meilleur album couronne *Gilliam'sque, mémoires pré-posthumes*, pour lequel Terry Gilliam remercie dans une intervention filmée cocasse, au cours de laquelle il déplore sa méconnaissance de la langue française... tout en louant la qualité de la traduction (dont on lui a dit grand bien), faisant rougir celle qui s'en est chargée magistralement, Julie Sibony. Le prix du meilleur essai est remis par Michel Ciment au tandem formé de Benoît Peeters et Guy Scarpetta pour *Raoul Ruiz, le magicien*, ex æquo avec *Le Magique et le Vrai*, l'acteur de cinéma, sujet et objet, dont l'auteur, Christian Viviani, se voit remettre son diplôme des mains de Claude Gautier.

Plus enthousiaste que jamais, Philippe Rouyer bondit sur la scène pour annoncer, de sa voix de stentor, les lauréats des prix DVD-Blu-ray. Après s'être félicité de voir recompensée pour la première fois l'exigence de Blaq Out grâce au film de Roy Andersson *Un pigeon perché sur une branche philosophait sur l'existence*, il remet deux prix aux représentants d'Agnès b. et de Potemkine : celui du meilleur coffret pour leur travail autour de l'œuvre

de Werner Herzog, qui dévoile notamment les documentaires inédits du réalisateur allemand, et celui de la curiosité, décerné à *Kenneth Anger, The Magic Lantern*, qui permet d'exhumer l'œuvre d'un cinéaste aussi influent que méconnu. Enfin, c'est Thierry Frémaux en personne qui vient chercher le prix DVD-Blu-ray patrimoine pour *Lumière ! Le cinématographe 1895-2005*, au nom de l'Institut Lumière, représenté également par Bertrand Tavernier.

En maître de cérémonie rompu aux facéties des intervenants et chargé de faire respecter le timing de la soirée, Xavier Le Herpeur cède la place aux deux représentants du jury chargé de désigner le meilleur court métrage français, Bernard Payen et Michael Ghennam. Quant au lauréat, Yann Delattre pour *Jeunesse des loups-garous*, accompagné de ses interprètes principaux, Nina Meurisse et Benoît Hamon, et de sa productrice Juliette Sol, il s'émerveille de la période d'euphorie qu'il traverse, au lendemain même des quatre prix qui ont déjà couronné son film et ses acteurs au Festival Premiers Plans d'Angers.

Place au film singulier annoncé par Danièle Heymann, pour lequel arrive sur scène l'équipe du *Dos rouge* d'Antoine Barraud, dont, parmi ses interprètes, Bertrand Bonello et Géraldine Pailhas. Dispositif et solidarité comparables pour le meilleur premier film français, *Ni le ciel ni la terre* de Clément Cogitore, révélé par notre Semaine de la Critique. Mais les absents n'ont pas toujours tort car, ce soir-là, c'est par le biais d'une brève intervention filmée que deux autres lauréats s'adressent à l'assistance : le réalisateur indien Kanu Behl pour *Titli, une chronique indienne*, pour le prix du meilleur premier film étranger, et le cinéaste hongrois László Nemes, pince-sans-rire qui avoue sans réelle conviction avoir réenregistré son intervention parce que la première prise lui semblait trop sinistre. Qu'importe... Le prix du meilleur film étranger décerné au *Fils de Saul* met à l'honneur une première œuvre riche de promesses qui réussit cette prouesse de dire l'indicible.

« ON NE
POUVAIT RÊVER
PLUS BEAU
DÉNOUEMENT... »

Et c'est à Agnès Varda que revient l'honneur d'annoncer le nom du long métrage qui remporte le prix du meilleur film français : *Fatima*. Son réalisateur, Philippe Faucon, vient chercher ce prix qui couronne une carrière exemplaire au service de la diversité, en compagnie de celle qui est à la fois son épouse, sa productrice et sa coscénariste, Yasmina Nini-Faucon. On ne pouvait rêver plus beau dénouement que la consécration de ce couple trop discret. ♦

Chronique d'une SÉLECTION ANNONCÉE

Par Charles Tesson

Nous sommes le lundi 11 avril, bien avant que le jour ne se lève. Dans une semaine, le lundi 18 avril, sera dévoilée la sélection de la 55^e édition de la Semaine de la Critique, sous l'emblème du 50+5, à l'image de notre jury, composé de réalisatrices et de réalisateurs ayant présenté un film à la Semaine lors de ces cinq dernières années (Alice Winocour, Nadav Lapid, David Robert Mitchell, Santiago Mitre). Il sera présidé par Valérie Donzelli, dont le film avait ouvert la 50^e édition, alors dirigée par Jean-Christophe Berjon, qui sera le représentant du Syndicat de la Critique au jury de la Caméra d'or 2016.



Hier encore, la situation était telle (cinq longs métrages invités, dont deux depuis fort longtemps, et deux films invités puis confirmés à l'issue de notre première délibération du jeudi 7 avril) qu'il me semblait bien difficile de présenter la sélection, même si, de son côté, le comité court métrage, coordonné par Fabien Gaffez, après s'être réuni le dimanche 3 avril puis le mercredi 6, a concocté une sélection riche et de grande tenue.

À l'heure où ceux qui ont pour habitude de se lever très tôt dorment déjà, un SMS est arrivé le dimanche 10 avril, peu avant minuit, m'annonçant qu'un film invité ferait bien l'ouverture de la Semaine de la Critique. Il s'agit – ce ne sera plus une surprise quand vous lirez ces lignes – de *Victoria* de Justine Triet. Le film a été vu par le comité le jeudi 24 mars, puis invité le lendemain, tout en étant invité par une autre section et, selon la formule, considéré par une autre. *Victoria* prolonge et amplifie le précédent film de Justine Triet, *La Bataille de Solferino*. Ceci à partir du portrait d'une femme (Virginie Efira) qui travaille comme avocate et élève seule ses deux enfants, avec l'aide d'un baby-sitter (Vincent Lacoste) qui, sans être un homme à tout faire, peut néanmoins en faire beaucoup. *Victoria*, en mode comédie, aussi étrange que cela puisse paraître, inverse la situation de *Gertrud*. L'héroïne de Dreyer faisait ce constat : l'amour de la femme et le travail de l'homme sont incompatibles. Pour *Victoria*, il en va tout autrement, puisque le travail de la femme et l'amour des hommes, à défaut d'être incompatibles, demeurent relativement compliqués. Soit une joyeuse et superbe comédie, très actuelle, sur la libido au travail et le travail de la libido.

Une réalisatrice, comme lors de la 50^e, aura l'honneur d'ouvrir cette présente édition, tandis que trois comédiennes, qui

réalisent pour la première fois un court métrage, vont la clôturer pour notre plus grand plaisir. Tout d'abord, Laetitia Casta, avec le surprenant *En moi*, interprété par Yvan Attal, qui ne se défile pas devant la réalité d'un défilé tout en s'interrogeant sur l'offrande de l'être et du paraître, du don de sa personne et de son corps à l'autre. Ensuite, *Kitty* de Chloë Sevigny, charmant récit de transformation sans espoir de retour, et *Bonne figure* de Sandrine Kiberlain, où les règles de convenance et du paraître peuvent jouer aussi des tours. Soit là aussi, en écho au film de Laetitia Casta, l'histoire d'une robe qui ne se dérobe pas à sa réalité de robe.

UNE RÉALISATRICE,
COMME LORS DE LA 50^E, AURA
L'HONNEUR D'OUVRIR CETTE
PRÉSENTE ÉDITION, TANDIS
QUE TROIS COMÉDIENNES, QUI
RÉALISENT POUR LA PREMIÈRE
FOIS UN COURT MÉTRAGE, VONT
LA CLÔTURER POUR NOTRE PLUS
GRAND PLAISIR.

En attendant que le comité se réunisse ce lundi soir pour inviter les quatre longs métrages de la compétition (à ce jour, trois films invités, dont un seul confirmé), il ne me reste plus qu'à vous dire quelques mots de notre séance spéciale 50+5, en cours de finition, qui proposera des films courts inédits de cinéastes passés par la Semaine ces cinq dernières années. Nadav Lapid revient parmi nous avec le merveilleux *Diary of a Wedding Photographer* tandis que Cesar Augusto Acevedo, Caméra d'or 2015, nous offre le très beau *Los pasos del agua*. Soit des mariages, et un enterrement.

Que la fête commence !!!

LA SÉLECTION DE LA 55^E SEMAINE DE LA CRITIQUE

COMPÉTITION

Longs métrages

ALBÛM 1^{er}
Mehmet Can Mertoğlu
(Turquie, France, Roumanie)

DIAMOND ISLAND 2^e
Davy Chou
(Cambodge, France, Allemagne)

GRAVE 1^{er}
Julia Ducournau
(France, Belgique)

MIMOSAS 2^e
Oliver Laxe
(Espagne, Maroc, France, Qatar)

**SHAVUA VE YOM
(ONE WEEK AND A DAY)** 1^{er}
Asaph Polonsky
(Israël)

TRAMONTANE 1^{er}
Vatche Boulghourjian
(Liban, France, Émirats Arabes Unis,
Qatar)

A YELLOW BIRD 1^{er}
K. Rajagopal
(Singapour, France)

Courts métrages

ARNIE
Rina B. Tsou
(Taïwan, Philippines)

ASCENSÃO
Pedro Peralta (Portugal)

CAMPO DE VÍBORAS
Cristèle Alves Meira (Portugal,
France)

**O DELÍRIO É A REDENÇÃO
DOS AFLITOS (DELUSION IS
REDEMPTION TO THOSE IN
DISTRESS)**
Fellipe Fernandes (Brésil)

L'ENFANCE D'UN CHEF
Antoine de Bary (France)



LIMBO
Konstantina Kotzamani
(Grèce, France)

OH WHAT A WONDERFUL FEELING
François Jaros (Canada)

PRENJAK
Wregas Bhanuteja (Indonésie)

LE SOLDAT VIERGE
Erwan Le Duc (France)

SUPERBIA
Luca Tóth (Hongrie)

LONGS MÉTRAGES EN SÉANCES SPÉCIALES

Film d'ouverture

VICTORIA 2^e
Justine Triet (France)

Séances spéciales

APNÉE 1^{er}
Jean-Christophe Meurisse
(France)

**I TEMPI FELICI VERRANNO PRESTO
(HAPPY TIMES WILL COME SOON)** 2^e
Alessandro Comodin
(Italie, France)

COURTS ET MOYENS MÉTRAGES EN SÉANCES SPÉCIALES

Séance 50+5

LOS PASOS DEL AGUA
César Augusto Acevedo (Colombie)

**MYOMANO SHEL TZALAM
HATONOT (FROM THE DIARY OF A
WEDDING PHOTOGRAPHER)**
Nadav Lapid (Israël)

Films de clôture

BONNE FIGURE
Sandrine Kiberlain (France)

EN MOI
Laetitia Casta (France)

KITTY
Chloë Sevigny (États-Unis)

LE GRAND ÉCART THERMIQUE

par Sandrine Marques

Après cinq années enrichissantes au sein du comité de sélection officielle du Festival de Cannes, à qui j'exprime toute ma reconnaissance, le désir d'aller explorer d'autres territoires de cinéma s'est fait sentir. C'est pourquoi j'ai accepté la proposition de Charles Tesson. Quoi de plus stimulant, en effet, que de découvrir les grands réalisateurs de demain ? Ce travail de prospection s'accorde à ma conception de l'exercice critique. Soutenir des talents émergents, déceler dans la fragilité du geste parfois, la promesse d'une filmographie en devenir. Trouver encore, dans les seconds longs métrages, la confirmation des espoirs placés dans des réalisateurs habités par un désir contagieux de cinéma. Toutes ces perspectives ouvrent un nouveau rapport aux films, en les inscrivant surtout dans une



autre temporalité. Là où l'actualité impose chaque semaine au journaliste de cinéma une relation presque consumériste aux films, le cadre de la sélection restaure le plaisir de la découverte. Pour ma première année au sein du comité de sélection de la Semaine, on m'a confié une zone géographique étendue couvrant l'Europe du Nord, le Moyen-Orient, l'Amérique du Nord et le Bénélux. Le grand écart thermique, en somme ! Ce que j'ai ressenti quand j'ai été envoyée à Montréal en plein hiver, par -20°, pour ramener une sélection de films. Une vraie gageure pour une Méditerranéenne, habituée à des climats plus cléments ! Cette belle expérience avait été précédée d'un déplacement en Suède, au festival de Göteborg. Exercice inédit pour moi que de voir des « works in progress » et de miser sur cinq à huit minutes de films pour les présélectionner. Mais à l'arrivée, les œuvres ont tenu, pour la plupart, leurs promesses.

Autre nouveauté pour moi, les visionnages en collectif qui permettent d'échanger immédiatement avec les autres membres du comité. Les discussions se font dans un climat bon enfant et dans le respect des avis de chacun, ce qui est très estimable, une sélection réussie étant la somme de toutes ces sensibilités. ♦

Toutes premières fois

Par Nicolas Schaller

« C'est une expérience unique, mais quel sacerdoce ! ». Combien de fois me suis-je répété ces mots, maintes fois entendus, de mes camarades journalistes et ex-sélectionneurs, lorsque Charles m'a invité à rejoindre son comité de sélection ? Allez savoir pourquoi – la fierté, la force de persuasion de Charles, peut-être même ma curiosité pour la chose filmée –, j'ai accepté. Cinq jours plus tard, j'apprenais que j'allais être papa pour la première fois. Et mes proches, tout en me félicitant, de se sentir obligés d'ajouter : « Tu verras, c'est un sacerdoce, mais quelle expérience unique ! ».

Nous sommes le 30 mars. J'en suis à 140 films visionnés. La sélection doit être annoncée dans deux semaines, l'enfant, arriver dans deux mois. La fatigue est à son comble. « Surtout, repose-toi bien avant » m'avaient-ils dit. Mais de quel avant parlaient-ils ? Néanmoins, dès que je retrouve Sandrine, Ava, Charles, Thomas et Olivier, le plaisir l'emporte. Celui de plus en plus rare dans ce métier à l'agonie qu'est la critique de cinéma, où l'on passe plus

de temps à courir après les papiers qu'à échanger avec nos confrères, de débattre des films longuement, généreusement, sans contrainte ni coupure pub. Et celui de voir, au fur et à mesure, se former un panorama du cinéma mondial et des sujets dominants dans chaque pays. Les Américains sont toujours obsédés par l'adolescence, les Japonais, par leurs familles dysfonctionnelles, les Coréens, par la solitude et l'incommunicabilité. En Inde et en Asie du Sud, le racisme et les inégalités de classe s'expriment avec une rare violence. Une sélection ne se construit pas seulement selon nos affinités, notre idée du cinéma ; elle se fait avant tout avec ce qu'on nous propose. Lors des premières projections et des premiers visionnages de DVD, les découvertes étaient pauvres, j'ai même suggéré que l'on se rebaptise Semaine de l'état critique. Les bonnes surprises s'accumulent à présent, dans la dernière ligne droite. C'est ce qu'il y a de beau avec les premiers films, avec les premières fois : tous ont pour eux le goût de l'inattendu. ♦



COMME DES PIRATES

Par Ava Cahen



Toute première fois, ou *Like A Virgin*, comme chante Madonna. Deux mots me viennent. Privilégiée d'abord. Sans flagornerie. Parce que c'est un privilège de visionner le travail d'artistes qui feront (peut-être) demain. Je me pince parfois pour y croire. J'ai le monde entier au bord des yeux. Vertigineux. La France, les États-Unis, la Russie, la Roumanie, le Canada, le Japon, la Malaisie, la Chine, la Norvège, le Maroc, la Turquie... Des pays que je n'ai, pour la plupart, jamais visités. Sauf par le biais de l'écran et de la fiction.

Sportif, ensuite. Il faut avoir du souffle, et ne pas oublier ses baskets. Depuis mars, le rythme s'accélère. Un tourbillon d'images. Certaines restent. D'autres pas. La vie devient cinéma. De salles en salles, de films en films, je vogue en compagnie de mes camarades, loin des méduses. À l'abordage. Comme des pirates, nous nous jetons à l'eau, à la recherche de trésors d'ici et d'ailleurs. C'est enivrant, malgré la fatigue qui pousse parfois à quelques

brasses coulées. C'est aussi désorientant. Dans les salles obscures, le temps est un autre. Il se dilate. Les heures sont abstraites. Les dimensions s'élargissent. Plusieurs semaines sont passées. Des avis, des idées, des débats le vendredi matin, aidés de gâteaux et café (plus d'un pour moi, peu matinale). L'ambiance est joyeuse, décontractée. Chacun dit ce qu'il pense. Chacun s'ouvre à l'avis de l'autre. Point de grosses têtes – même si l'esprit comique du cher Bouvard est parfois avec nous. Du gras pour se donner du jus. On décortique. On pèse les pour, les contre. On rêve d'une sélection gourmande et riche. On s'interroge. C'est vivant.

La mission est sérieuse. Parfois stressante – va-t-on pouvoir tout voir ? Va-t-on être à la hauteur, si tant est qu'il y ait un plafond ? Mais elle est heureuse. Parce que tout se fait avec passion et cœur.

Jamais je n'avais vu autant de films en si peu de temps. Jamais je n'aurais pensé voir autant de films en si peu de temps. Quand on aime, finalement, on ne compte pas. ♦

AUX PRISES AVEC UNE DROGUE DURE

Par Marie-Pauline Mollaret

Au départ, un réflexe bien humain me fait compter : les films, les coups de cœur, les présélectionnés, les heures de visionnage en retard... et puis je lâche prise. C'est un peu comme s'il n'y avait plus que moi, yeux exorbités et respiration saccadée, devant un écran qui n'en finit plus de faire défiler le monde, ses avanies, ses naïvetés, ses fulgurances et ses désespoirs.

Comme aux prises avec une drogue dure : passer au film suivant, encore, encore, encore. Chaque film qui commence est une promesse. Chaque moment de découragement convoque l'idée de cette fichue aiguille que l'on cherche dans une meule de foin, sans avoir la moindre idée de ce à quoi elle ressemble. « Quand tu la verras, tu la reconnaîtras » m'avait dit en substance Fabien pour me rassurer. Je m'accroche à cette idée, et je guette le frisson annonciateur de pépite.

Semaine après semaine, une conversation ininterrompue se tisse entre les membres du comité. Échanges ô combien précieux pour se confronter aux réalités et aux exigences d'une sélection cannoise. Le bonheur de voir en « second regard » un film conseillé par un autre sélectionneur, et d'y lire en filigrane des goûts communs. La joie de partager un coup de cœur, une surprise, un élan. Les déceptions et frustrations aussi, car dix places, c'est tellement peu.

Mais on se console avec ces découvertes, ces noms jusque-là inconnus que l'on est sûr de revoir un jour. Ces propositions que l'on a failli suivre, les « si », les « peut-être ». Les matches que l'on refait, aussi : il suffisait de presque rien, peut-être dix minutes de moins... Et si j'avais mieux défendu le film ? Et si je m'étais trompée ? Des doutes, des regrets, des lassitudes. Avant de repartir de plus belle dans cette quête acharnée des dix propositions de cinéma qui dévoileront, cette année, dans ce petit instant T de la 55^e Semaine de la Critique, leur manière de voir le monde. ♦



SERGE DANÉY

« PASSEUR, JE SUIS RESTÉ AU MILIEU DU GUÉ... »

par Bernard Génin

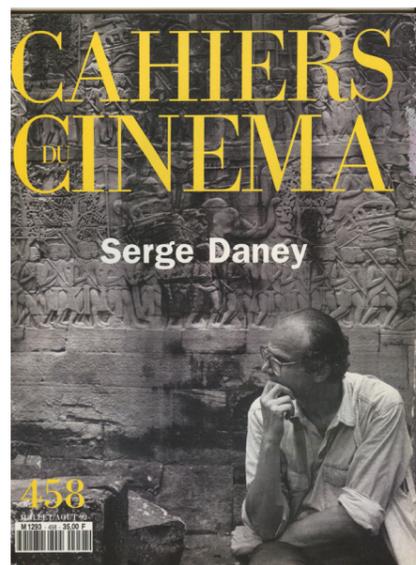
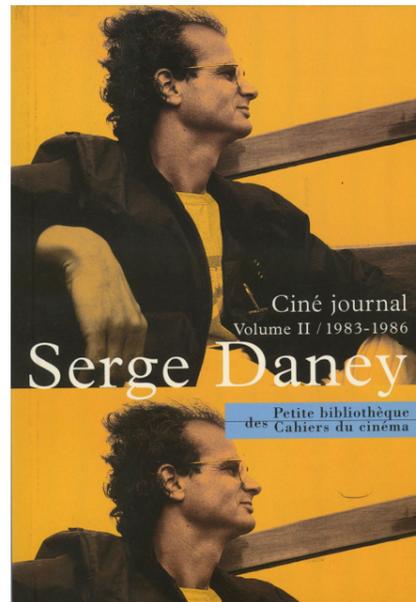


Figure des plus brillantes de sa génération, Serge Daney nous a quittés trop tôt, si bien qu'il est le plus jeune qui apparaisse dans cette rubrique des grands critiques disparus. On eût préféré, bien sûr, qu'il soit encore parmi nous.

Dans le numéro spécial des *Cahiers du Cinéma* paru au lendemain de la mort de Serge Daney ⁽¹⁾, un témoignage signé Marc Bonnard, ancien camarade de celui-ci au lycée Voltaire, raconte comment tout a commencé. En octobre 1959, ils ont 15 ans et sont en seconde. Leur professeur de littérature, c'est l'éminent critique Henri Agel. « *Nous allions être les rois de l'absentisme pour devenir de vrais cinglés de cinéma*, écrit Marc Bonnard. *Nous découvrons la planète cinéma. Et Dieu sait si on a plané !* » Dans la cour de récré, avec des allumettes, ils jouent au jeu de Marienbad ! Daney devient chef de file d'une petite bande de cinéphiles qui passent du Studio 43 au Midi-Minuit, de la Pagode au Studio République ou au Studio 28, noms qui vont plonger dans la nostalgie plus d'un lecteur... En terminale, ils sont rejoints par un nommé Louis Skorecki. La suite, Daney l'a racontée lui-même. À 17 ans, il a comme une révélation. Il découvre le désormais célèbre texte de Jacques Rivette intitulé « De l'abjection » analysant un travelling du *Kapo* de Gillo Pontecorvo ⁽²⁾.

« *Ce fut ma première certitude de futur critique, mon dogme portatif, l'axiome qui ne se discutait pas, le point limite de tout débat. Avec quiconque ne ressentirait pas immédiatement l'abjection du travelling de Kapo, je n'aurais définitivement rien à voir, rien à partager.* » ⁽³⁾ Et d'emblée il lui semble logique que le cinéma soit « *la caisse de résonance privilégiée* » des grandes polémiques de l'époque. *Nuit et brouillard*, contre-modèle parfait au *Kapo* incriminé, a été un premier choc, surtout quand on sait que Daney serait l'enfant naturel d'un père juif autrichien déporté deux mois après sa naissance. Après les films de son

enfance, en compagnie d'une grand-mère amateur de cinéma, viennent ceux de sa jeunesse : *Voyage en Italie*, *Psychose*, *Les Contrebandiers de Moonfleet*, *Le Tombeau hindou*, *Autopsie d'un meurtre*... Et un film culte, *Rio Bravo*, un des grands dilemmes de sa vie ayant été de décider qui, de Hawks ou de Ford, était le plus grand. Il a vingt ans quand il envoie son premier papier aux *Cahiers du cinéma*. Il va y écrire régulièrement pendant plus d'une décennie et en deviendra rédacteur en chef en 1974. C'est la période des grands débats théoriques, des engagements politiques radicaux, Godard cosignant avec Gorin (en tant que « groupe Dziga Vertov ») depuis 1968 puis, dès 1974, avec Anne-Marie Miéville.

LE CINÉMA NE LUI SUFFIT PLUS
COMME CHAMP D'EXPÉRIENCE ;
DÉSORMAIS, C'EST LE PAYSAGE
MÉDIATIQUE EN ENTIER
QU'IL VEUT EMBRASSER.

En 1981, Daney passe à *Libération*. Après le mensuel, le quotidien. Le cinéma ne lui suffit plus comme champ d'expérience ; désormais, c'est le paysage médiatique en entier qu'il veut embrasser. Et il se révèle le plus boulimique et le plus vigilant des journalistes. Grand voyageur aussi (l'Amérique, bien sûr mais aussi le Japon, l'Inde, l'Afrique...). Comme pour le Roland Barthes de *Mythologies*, chaque info devient susceptible d'être passée au scanner. Prenons un extrait de son *Ciné Journal* (volume 1 – 1981-82) : « *Avez-vous déjà regardé un match de tennis "en muet", après avoir coupé le son de la*



télé ? (...) *Bien sûr, c'est toujours très beau à voir, chorégraphique et tout, mais il y a soudain un fort sentiment d'irréalité...* » On pense qu'il va évoquer la scène finale du *Blow up* d'Antonioni. Non, il disserte sur la scansion régulière du bruit de la balle, il analyse les jeux respectifs de Connors et Borg, le mystère McEnroe. Sport, publicité, divertissement, émissions politiques : tout l'intéresse. Dans ce saut du cinéma à d'autres sujets, le rôle de Daney aura été majeur. « *Chaque film, sous sa plume, écrit Antoine de Baecque, pouvait éclairer une manière de penser la réalité politique, médiatique, philosophique, quotidienne de notre temps.* » ⁽⁴⁾ Très vite apparaît une obsession : le déclin du cinéma, parallèlement à l'avènement de la télévision. « *Comme tous les vieux couples, écrit-il, ils ont fini par se ressembler.* » Quant à Rossellini, il a fait naufrage en signant ses dramatiques à vocation pédagogique. Il n'aura pas de mots assez durs pour déprécier le si bien nommé « petit écran » : « *Avec la télécommande, on touche l'image ! On touche pour vérifier. La télévision tâtonne le réel, elle filme un cadavre comme elle filme une lessive. On parle de langage pour le cinéma car, effectivement, il y a une grammaire. La télévision, ce n'est même pas une grammaire, c'est du morse.* »

On sentait chez Daney un plaisir de dire, de réfléchir en public. Voyez (sur internet) *Damned ! Daney*, une de ses interviews, filmée aux *Rencontres 25 images/secondes* de Valence, dont le sous-titre est justement « *L'ombre qui pensait plus vite son homme* ». Il commente un dialogue Godard-Woody Allen et ses interlocuteurs boivent ses paroles. Il est intarissable.

Toute l'histoire de la Nouvelle Vague défile, avec des explications historiques (« *La "qualité française" contre laquelle on se battait, c'était la pré-télévision, la "pré-dramatiques Buttes-Chaumont"* »), perspicaces (« *Carné, dans Les Tricheurs, n'a pas vu Belmondo. Godard l'a vu* »), toujours actuelles (« *Heureusement, Godard est un poète, sinon il aurait été un théoricien insupportable* »). Nous sommes en 1988, il décèdera quatre ans plus tard, en juin 1992, à l'âge de 48 ans, juste après la création de sa propre revue, *Trafic*. On a évoqué Barthes et ses *Mythologies*, mais sur sa façon de s'auto-analyser tout en faisant œuvre critique, on peut aussi citer le Sartre des *Mots*. Lacan n'est pas loin non plus (« *Dans "Renoir", disait-il, il y a "renaître"* »).

DANÉY CONNUT SON APOGÉE
DANS LA VIVACITÉ DU
LIBÉRATION DES ANNÉES 80
OÙ IL POUVAIT SIGNER
DES PAPIERS COUVRANT
DEUX PLEINES PAGES.
PRIVILÈGE QUI A DISPARU.

Peut-on aujourd'hui, à la lecture des nombreux livres qu'il laisse, parler d'un catéchisme selon saint Daney (en caricaturant à l'extrême : hormis Godard et Straub, tout le cinéma français est rance) ? Faut-il se mettre à voir des travellings subjects partout, excommunier Spielberg pour un plan de *La Liste de Schindler*, refuser *Le Fils de Saul*, de László Nemes, récemment couronné à Cannes et oscarisé ? Une chose est sûre, son influence a été majeure sur la jeune critique, comme en témoignèrent

les journées de commémoration des vingt ans de sa disparition en juin 2012 au Forum des images. La presse écrite a changé. Daney connut son apogée dans la vivacité du *Libération* des années 80 où il pouvait signer des papiers couvrant deux pleines pages, privilège qui a disparu. On peut se demander ce qu'il aurait pensé de l'explosion d'Internet, ou de la floraison des blogs, lui l'obsédé de la communication.

On raconte qu'il aurait fait toute une théorie sur un plan des *Contes de la lune vague après la pluie* qui n'existe pas ! Qu'importe : personne mieux que lui n'a illustré ce qu'il appelait « *le jeu infini entre ce qu'on hallucine, ce qu'on veut voir, ce qu'on voit vraiment et ce que l'on ne voit pas* ». Ou cette réplique du Galilée de Brecht : « *Penser est un des plus grands divertissements de l'espèce humaine.* ». Questionné sur la mission du critique, il eut cette définition reprise *ad nauseam* par la profession : « *Nous sommes des passeurs* ». On préférera terminer ce trop bref portrait par une de ses métaphores sportives, lui le cinéphile passionné de tennis qui, durant Roland Garros, téléphonait pendant des heures à Marguerite Duras : « *Je n'ai jamais servi, je n'ai pas fait de films, mais peut être que j'ai été un bon relanceur.* » ♦

⁽¹⁾ N° 458, juillet-août 1992

⁽²⁾ *Cahiers du Cinéma* N° 120, juin 1961

⁽³⁾ *Trafic* n°4, automne 1992. Le travelling de Kapo. Repris dans *Persévérance*. Entretien avec Serge Toubiana, Paris, POL, 1994, pp. 13-39.

⁽⁴⁾ *La Critique de cinéma en France* (1997)

LA CINETEK

Nouveau haut lieu de la cinéphilie en ligne

Par Marie-Pauline Mollaret

La multiplication des services de vidéo à la demande donne l'illusion d'une offre pléthorique et illimitée, en permanence à portée de clics, permettant à tout un chacun de parfaire ou de construire une culture cinématographique à la carte. Mais si c'est le cas en théorie, il manque parfois l'essentiel dans ce foisonnement de possibles : un bon système de prescription qui aide à choisir parmi des centaines de titres, en apparence tous désirables.

D'où l'envie qu'ont eue trois réalisateurs français, Pascale Ferran, Cédric Klapisch et Laurent Cantet, de créer un site avant tout axé sur la transmission et le partage, dans lequel des réalisateurs de tous horizons feraient découvrir la liste forcément subjective de leurs cinquante films préférés. Seule contrainte, choisir des œuvres d'avant l'an 2000, afin de privilégier un cinéma moins couramment exposé par ailleurs.

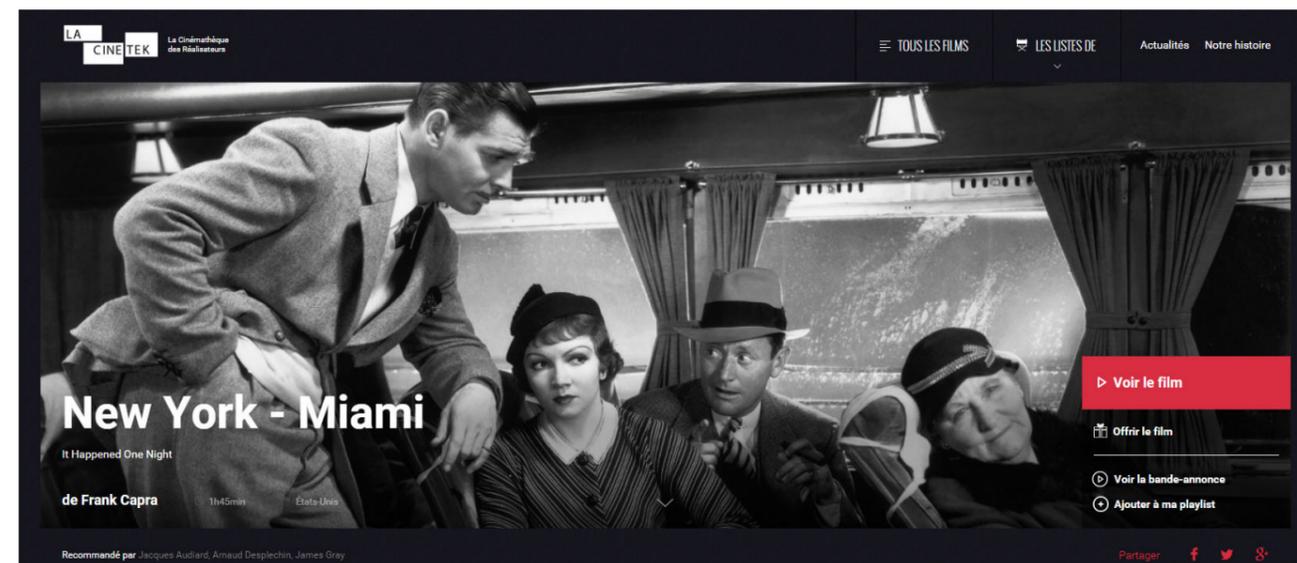
La Cinetek, nouvelle plate-forme de vidéo à la demande consacrée aux films dits "du patrimoine", a ainsi vu le jour le 5 novembre 2015, à l'initiative conjointe de la Société des Réalisateurs de Films et du groupement Le meilleur du cinéma/UniversCiné. Pour ses premiers pas sur le web, elle proposait les listes de vingt-six cinéastes correspondant à plus de neuf cents titres différents dont quatre cents étaient immédiatement disponibles à la location ou à l'achat. Parmi les premiers à avoir accepté de se prêter au jeu, on retrouve James Gray, qui recommande

notamment quatre films de Federico Fellini et trois de Stanley Kubrick, Agnès Varda qui mêle trois Jacques Demy, deux Chris Marker et *La Chèvre* de Francis Veber ou encore Bong Joon-ho qui cite, entre autres, des classiques de David Lynch, John Carpenter et Steven Spielberg.

LUDIQUE, VOIRE ADDICTIF, LE SITE DE LA CINETEK PERMET AINSI DE NAVIGUER D'UNE LISTE À L'AUTRE EN METTANT EN LUMIÈRE LES CHOIX COMMUNS DES CINÉASTES.

Ludique, voire addictif, le site de la Cinetek permet ainsi de naviguer d'une liste à l'autre en mettant en lumière les choix communs des cinéastes. On découvre par exemple que *Beau travail* de Claire Denis met d'accord Ira Sachs, Lynne Ramsay et Nadav Lapid ou que *Le Décalogue* de Krzysztof Kieslowski fait le lien entre Cristian Mungiu et Jacques Doillon. On parcourt ainsi, au gré des choix des uns et des autres, toute l'histoire du cinéma, ce qui forcément fait naître des envies de films ou des découvertes.

Et c'est là la grande force du projet : avant même de jouer le jeu de «vidéo-club virtuel» permettant classiquement à l'internaute de visionner des films, le site fonctionne d'abord comme un catalogue de recommandations accessible gratuitement à tous. «Chaque réalisateur est libre dans la rédaction de sa liste. Ses choix ne sont soumis à aucune discussion. On est clairement dans la curation pure et dure», explique Émilie Djiane, la déléguée générale de La Cinémathèque des réalisateurs, l'association qui gère la



Cinetek. «C'est comme si on avait accès directement au cœur cinéophile de chacun.» C'est d'autant plus vrai que les films cités ne sont pas systématiquement disponibles sur le site. Entre ceux qui n'ont plus d'ayants droit français, ceux dont les ayants droit ne souhaitent pas de commercialisation en ligne, ou encore les œuvres qui n'ont plus de supports de diffusion exploitables... cela peut parfois être un casse-tête d'obtenir légalement des droits de diffusion. «Le patrimoine, c'est un autre monde», confirme la déléguée générale. «Chaque film est un cas particulier. C'est aussi ça qui est beau... Il faut savoir être patient !» Et aimer se muer en détective pour remonter la piste de certains films en déshérence. D'où la mention «introuvable, aidez-nous !» qui accompagne certains titres sur le site, lorsqu'il est impossible de déterminer qui sont les interlocuteurs légaux. C'est le cas par exemple pour *Voyage au début du monde* de Manoel de Oliveira. Pour d'autres, comme certains courts métrages choisis par Apichatpong Weerasethakul, c'est encore plus net : «droits bloqués», et fin du jeu.

Pourtant, parmi les quatre cents titres disponibles dès le lancement du site, cent trente étaient des exclusivités, apparaissant pour la première fois dans un service légal de vidéo à la demande. C'était notamment le cas de deux films de Guy Debord, *Critique de la séparation* (recommandé par Olivier Assayas) et *In girum imus nocte et consumimur igni* (recommandé par Bertrand Bonello) mais, aussi, plus surprenant, de *L'avventura* de Michelangelo Antonioni, cité par Cédric Klapisch et Raymond Depardon. «On pourrait croire que tous les films d'Antonioni sont disponibles sur toutes les plates-formes, mais ce n'est pas vrai», déclare Émilie Djiane. «Le film n'était dans aucun grand catalogue. C'est parce que les réalisateurs font des listes personnelles que l'on a pu combler cette lacune.»

La plate-forme est ainsi destinée à s'enrichir au fur et à mesure, à la fois par le jeu des nouvelles listes (une par mois) et par l'aboutissement des acquisitions de droits. En mars, plusieurs nouveautés ont ainsi rejoint le catalogue, à l'image de *Funny Games* de Michael Haneke et *Le Général della Rovere* de Roberto Rossellini, recommandés par Jerry Schatzberg qui était le cinéaste invité.

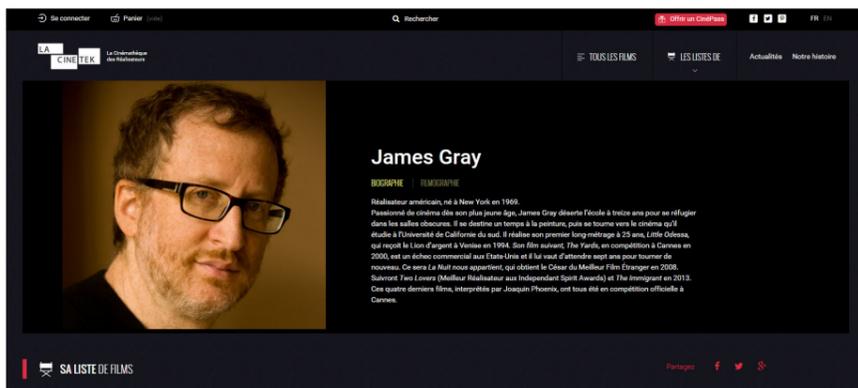
En parallèle, la Cinetek propose des bonus vidéos exclusifs, accessibles gratuitement, dans lesquels des réalisateurs parlent d'un film ou d'un réalisateur qui les a marqués : *Les Sept Samourais*, d'Akira Kurosawa, vu par Cédric Klapisch, Ingmar Bergman par Olivier Assayas... Des documents d'archives permettent aussi de revoir des interviews de cinéastes ou de comédiens comme Luchino Visconti pour *Le Guépard* ou Claudette Colbert pour *New York - Miami* de Frank Capra. De quoi permettre au site de se distinguer de ses éventuels concurrents (ils ne sont pas si nombreux sur le créneau du cinéma de patrimoine) par un contenu éditorial en constante progression.

Le public ne s'y trompe pas, qui a clairement plébiscité la nouvelle plate-forme. «Ça marche mieux que ce qu'on espérait», souligne en effet Émilie Djiane. «Dans les deux mois suivants l'ouverture du service, on a comptabilisé deux cent mille visiteurs uniques pour mille cinq cents actes d'achat. Or, sur les quatre cents films disponibles dès le départ, plus de trois cent cinquante ont été vus. C'est la preuve que la plate-forme plaît justement dans sa diversité.» Preuve également que s'adresser à l'intelligence et à la curiosité du spectateur n'est jamais un investissement vain. «Pour les acteurs du marché, les offres liées à la vidéo à la demande représentent un chamboulement» analyse-t-elle. «Il faut prendre le temps de voir si ça va marcher. Tous les grands lieux de la cinéphilie ont

commencé d'abord comme de simples propositions avant de s'enrichir.» Et de devenir incontournables. C'est en tout cas ce que peut viser la Cinetek, qui compte sur l'effet boule de neige pour convaincre un nombre exponentiel d'ayants droit au fil du temps.

On peut alors imaginer qu'au bout de plusieurs années de service, la Cinetek parvienne à réunir non seulement les œuvres les plus marquantes de l'histoire du cinéma, mais également de nombreux éléments d'analyse et de contextualisation proposés par les plus grands professionnels. Or un catalogue aussi complet pourrait à terme faire de la plate-forme le formidable outil de recherche, de transmission et d'échanges accessible à tous à travers le monde auquel les cinéphiles rêvent probablement depuis toujours.

¹ <http://www.lacinetek.com/>



BENOÎT JACQUOT

« *La pulsion du cinéma* »

Propos recueillis par Nadia Meflah

C'était le 4 avril 2016, dans les jardins du Palais-Royal, à l'ombre du ministère de la Culture. Benoît Jacquot nous attendait en lisant le journal sur un banc. Nadia fourbissait ses questions. En fond sonore, les cris des enfants s'ébattant entre les colonnes de Buren. À quelques pas de nous, une blonde sylphide en très légère robe noire posait pour un photographe de mode. Mais rien ne pouvait nous distraire du cinéma... G.L.



Quel enfant de cinéma étiez-vous ?

Pour moi le cinéma, c'est quelque chose qu'on raconte. Mes parents allaient le samedi soir au cinéma. J'avais 5/6 ans avec la permission d'attendre leur retour, fût-ce à minuit, pour qu'avant d'éteindre la lumière, ma mère me raconte en détail ce qu'elle venait de voir. C'était comme une sorte de rêve éveillé, avant que je m'endorme et me mette à rêver réellement pour moi-même.

Est-ce à cause de ces récits de votre mère que vous avez eu le désir de faire du cinéma ?

Ce désir de devenir cinéaste est venu assez vite, à partir du moment où j'ai commencé à lire des écrits sur le cinéma. À l'époque, j'avais 12 ans. Mes parents étaient des lecteurs de l'hebdomadaire *Arts* où les pages cinéma étaient tenues par les grandes pointures des *Cahiers du cinéma*, avec notamment François Truffaut ou Jean Douchet. La lecture des pages cinémas de *Arts* est devenue régulière. Très vite, vers les 14 ans, j'ai commencé à ne plus aller au lycée. Si je n'étais pas avec les potes dans les cafés, j'étais dans les salles de cinéma. J'allais surtout au Mac-Mahon qui était programmé par Pierre Rissient, avec qui je suis très lié maintenant. Mon désir de faire du cinéma est consacré à ma cinéphilie, ce n'est pas l'inverse. J'étais régulièrement renvoyé des écoles et mon père a compris que le cinéma était une affaire sérieuse pour moi. Ça devenait très réel et il m'a alors pris un abonnement aux *Cahiers du cinéma*, avec l'obligation de les lire. C'était paradoxal car c'était tout à la fois une punition et un délice. En outre, comme j'allais aussi à la Cinémathèque, rue d'Ulm, je devais lui expliquer ce que j'allais voir, je cochais les films afin de le tenir au courant.

Vous demandait-il alors de lui faire un compte rendu, tel un devoir de cinéma ?

Non, pas du tout. En revanche, si je prends



l'exemple de Howard Hawks dont c'était la première grande rétrospective à laquelle j'assistais, il pouvait vérifier ce que j'avais pu comprendre. Il y avait des films de Hawks que lui-même avait vu étant jeune ; ça créait entre nous une cheville par où il pouvait s'accrocher. Je dois ajouter ceci, mon père ne lisait absolument pas les *Cahiers du cinéma*, à ses yeux c'était un charabia impossible. C'était très pointu à l'époque. En 1962, les *Cahiers* jaunes, c'est ainsi qu'on les désignait, étaient tenus par Jacques Rivette, Jean Douchet, Jean Domarchi. Ils écrivaient comme vraiment personne n'écrivait ordinairement sur le cinéma. Je connaissais très bien Jean Douchet, et le plus curieux, alors que j'étais un grand lecteur, c'est que je n'ai jamais cherché à écrire dans les *Cahiers*. J'avais le sentiment, presque le réflexe que, si j'écrivais, j'arriverais bien plus tardivement à faire du cinéma, alors que mon vœu était d'y parvenir le plus vite possible, mais vraiment le plus vite.

« EN LISANT
ARTS ET LES
CAHIERS, J'AVAIS
LE SENTIMENT
DE PARTAGER
QUELQUE CHOSE
DE TRÈS VIVANT,
DE NEUF. »

Vous fréquentez la Cinémathèque de la rue d'Ulm, vous avez dû rencontrer Henri Langlois...

J'avais 14 ans et la rétrospective Hawks a été un moment fondateur dans ma vie. Langlois m'avait repéré. Il voyait le mouflet que j'étais à toutes les projections, en se demandant qui je pouvais bien être. Et un jour, il est venu

me demander de lui parler des films que je voyais. Je lui ai expliqué ce que je faisais là, et, à 14 ans, il me présente à François Truffaut.

À partir du moment où vous devenez un lecteur assidu des Cahiers, quel lecteur-spectateur étiez-vous ? Est-ce la lecture d'une critique qui vous faisait aller au cinéma ou bien la lecture venait après la projection ?

Soyons très prosaïque. Quand la Nouvelle Vague est apparue, j'avais une dizaine d'années, guère plus. C'est le premier phénomène médiatique dont je me souviens. Ce qui m'impressionnait, c'était l'irruption de la jeunesse, de la liberté et d'une certaine révolte qui pénétrait le discours courant. Ça rejoignait de façon très réelle, bien que discutable, la révolte « adolescente », le fait de ne pas vouloir reprendre le flambeau en reproduisant, et ça passait par le cinéma. En lisant *Arts* et surtout les *Cahiers* où ces cinéastes écrivaient, j'avais le sentiment de partager quelque chose de très vivant, de neuf.

Pourtant, vous n'avez jamais eu envie d'écrire...

Je sentais intuitivement que si j'écrivais, je ne ferais pas de film. Même si je ne le formulais pas à l'époque, je sentais bien que la Nouvelle Vague était et resterait un cas à part. Aux *Cahiers*, on écrit parce qu'on veut être cinéaste un jour, même si on ne le devient jamais. À *Positif*, c'est le contraire, et ce serait très intéressant de se poser la question : pourquoi n'y a-t-il jamais eu ce passage de l'écrit à l'écran, à part Benayoun ? Lorsqu'on relit les textes de Truffaut ou de Godard, on sent qu'ils étaient déjà dans leurs gestes de cinéastes.

Avec mes amis réalisateurs, c'est différent. André Téchiné a écrit dans les *Cahiers*, deux années je crois, et il a vite réalisé des films. Alors que Pascal Bonitzer a beaucoup écrit et théorisé, il a enseigné aussi. Il était très

partie prenante des *Cahiers* au moment de 68 et après. Aux côtés de Serge Daney, il s'est beaucoup occupé de ses deux potes de cinéma, Téchiné et moi, pour sortir les *Cahiers* de cette espèce de tout-politique qu'il y avait à l'époque. Pascal a mis longtemps à formuler son vœu de cinéaste et encore plus longtemps à envisager le passage à l'acte. Je parle de lui car j'étais très proche de lui lorsque j'avais 20 ans. Serge Daney m'a plusieurs fois demandé d'écrire aux *Cahiers*, mais je ne le voulais pas.

Actuellement, il y a une prolifération d'avis et de point de vue que l'on peut lire sur tous les réseaux sociaux, auxquels d'ailleurs vous accordez des entretiens. Êtes-vous attentif à cela ?

Je fais tout ce qu'on me demande. Mais je dois vous dire que je ne suis pas du tout au courant de ce qui s'y passe, car je ne suis pas, absolument pas, informatisé. Tant que c'est dématérialisé, je n'y crois pas vraiment. En revanche, dans une salle de cinéma, quand ça m'est directement adressé, que ce soit dans la rue comme ça m'arrive, là, oui, je suis très attentif aux avis et critiques des gens.

Vous n'hésitez pas, dans certains entretiens, à discuter le travail de cinéastes contemporains...

J'ai largement plus de 60 ans, j'ai fait à peu près vingt-cinq films, et je me dis : qu'est-ce qui va arriver ? Avant moi, il y avait eu la Nouvelle Vague. Les premiers qui ont parlé de moi en étaient, notamment François Truffaut qui m'a beaucoup aidé. Alors oui, je suis intéressé par ceux qui continuent, surtout quand je vois un film de Kéchiche, celui que j'estime le plus, malgré tout. Je suis très lié avec Léa Seydoux, elle a vécu un chemin de croix mais n'empêche, je lui dis « Tu as souffert, mais tu as bien fait de rester. » Je guette avec appétit et curiosité les jeunes réalisateurs et surtout réalisatrices, car nous avons une cinématographie assez féminine et c'est vraiment pas mal. ♦

CONSEIL SYNDICAL

Par Chloé Rolland

RÉUNION
du 1^{er} décembre
2015

Présents : M. Ciment, J.-P. Combe, I. Danel, F. Gaffez, D. Heymann, B. Hunin, A. Masson, P. Murat, Ch. Rolland, Ph. Rouyer, Ch. Tesson, C. Vié.

Président d'honneur : G. Lenne.

Représentés : S. Grassin (par Ph. Rouyer), X. Leherpeur (par D. Heymann), B. Payen (par F. Gaffez).

Vie syndicale

- Notre présidente, Isabelle Danel, rencontrera Thierry Frémaux pour évoquer la 55^e Semaine de la Critique.

- Les jurys SFCC au sein des festivals partenaires sont toujours très bien accueillis. Toulouse rendra publique la prochaine délibération, comme il est de coutume dans les autres festivals.

- La Lettre n° 46 était un très beau numéro, notamment grâce à de belles illustrations.

- Bienvenue à deux nouveaux adhérents : Pascal Le Duff et Isabelle Marchandier.

Semaine de la Critique

- La seconde édition du projet Next Step se déroulera avec les mêmes intervenants



La tension monte (*Douze hommes en colère*)

et un nouvel atelier aura lieu en partenariat avec la Sacem autour du son, avec Alice Winocour et son ingénieur du son.

- Cette année, ce sera la 55^e édition de la Semaine. La communication tournera autour du concept de « 50+5 » : les découvertes depuis la grande édition du 50^e anniversaire.

- Le jury Jeunes, dont la formule n'était pas assez fonctionnelle, laissera place à un atelier critique avec des lycéens français et allemands, en collaboration avec l'Ofaj (l'Office franco-allemand pour la jeunesse)

- La plateforme de téléchargement est opérationnelle pour recevoir les courts métrages candidats à la sélection.

- Le site se fera, quant à lui, une petite beauté à partir de l'automne prochain.

- Xavier Mondolini, ex-stagiaire à la Semaine, prend en main la communication.

Budget

- Le budget 2015 est en équilibre haut par rapport aux prévisions.

- Le budget 2016 reste dans l'attente de décisions de plusieurs partenaires, notamment publics, en raison de changements de direction ou d'équipes (en Région).

- Il avait été provisionné une dépense supplémentaire pour la prise en charge obligatoire au 1^{er} janvier 2016 d'une partie de la mutuelle des salariés.

RÉUNION
du 9 mars 2016

Présents : M. Ciment, J.-P. Combe, I. Danel, B. Hunin, P. Murat, B. Payen, Ch. Rolland, Ph. Rouyer, Ch. Tesson, C. Vié.

Représentés : F. Gaffez (par B. Payen), D. Heymann (par I. Danel), X. Leherpeur (par I. Danel), A. Masson (par Ch. Rolland).

Absente : S. Grassin.

Invités : Marion Dubois-Daras, Rémi Bonhomme.

1) Situation financière

- Le budget prévisionnel pour 2016 est en légère hausse (charges maîtrisées et recettes en hausse).



Chez nous, tout est transparent (*Les Compagnons de Baal*)

- Les charges tiennent compte du budget spécial 50+5 de la Semaine, de la refonte du site, de la prise en charge partielle de la mutuelle obligatoire pour les salariés et de la mise en place de l'atelier critique franco-allemand.

- Les recettes tiennent compte des frais d'inscriptions des films courts (sur la nouvelle plateforme), du partenariat avec l'Ofaj pour l'atelier critique franco-allemand et du remplacement de Sony par Leica pour le prix du court métrage.

2) Semaine de la Critique

- Pour la 55^e édition de la Semaine, la communication se fera autour de l'idée du « 50+5 » : cinq années de grandes découvertes depuis l'explosif cinquantième.

- Le jury sera par conséquent composé exclusivement de cinéastes ayant brillé à la Semaine ces cinq dernières années : Valérie Donzelli (*La guerre est déclarée*) comme présidente, Nadav Lapid (*L'Institrice*), David Robert Mitchell (*It Follows*), Santiago Mitre (*Paulina*) et Alice Winocour (*Augustine*).

- La deuxième édition de Next Step s'est superbement déroulée en décembre 2015, augmentée d'une journée de formation (en partenariat avec la Sacem) autour de la musique de films, en compagnie d'Alice Winocour et de son compositeur Mike Lévy, alias Gesaffelstein.

- Le travail d'éducation à l'image portera cette année sur un atelier de quatre jours d'initiation à la critique pour vingt lycéens français et allemands, en collaboration avec l'Ofaj.

- Au cours d'un échange avec Thierry Frémaux au sujet des (bons) rapports entre la Semaine et le Festival, Isabelle Danel a plaidé avec succès pour une montée des marches du jury Fipresci.

- Le C.A. valide la nécessité de recruter une équipe de bénévoles pour l'accueil

à l'Espace Miramar. Ainsi qu'un appel à volontaires du service civique.

3) Vie syndicale

- Animée avec brio par Xavier Leherpeur, la cérémonie de remise des prix a connu une grande affluence. Son tempo a été mieux maîtrisé cette année.

- Le conseil procède aux votes pour les jurys des prochains prix.

Jury littéraire : Marc Cerisuelo, Nathalie Chifflet, Michel Ciment, Fabien Gaffez et Pierre-Simon Gutman + consultant Claude Gauteur.

Télévision : Christian Bosséno, Isabelle Danel, Fernand Garcia, Sophie Grassin et Jean Rabinovici.

DVD/Blu-Ray : Gérard Camy, Philippe Gautreau, Jean-Philippe Guérard, Eithne O'Neill et Caroline Vié-Toussaint + consultant Philippe Rouyer.

Film singulier : Thomas Fouet, Danièle Heymann, Xavier Leherpeur, Isabelle Marchandier et Grégory Marouzé.

Court métrage : Yves Aliou, Christophe Chauville, Michael Ghennam, Bernard Payen et Olivier Pélisson.

Premiers films : Axel Cadieux, Alex Masson, Pierre Murat, Philippe Piazza et Nicolas Schaller.

Caméra d'or : Jean-Christophe Berjon.

- Gérard Lenne ayant proposé que le budget alloué à *La Lettre* soit restauré pour 2016, il est décidé que le bureau restreint se réunira, avec Gérard Lenne et Rémi Bonhomme, pour régler cette question.

- Bernard Hunin a obtenu toutes les cartes vertes qui avaient fait l'objet d'une demande particulière auprès du syndicat.

- Adhésions : nous avons le plaisir d'accueillir (ou de réaccueillir) Kevin Bertrand Colette, Arno Gaillard et Vincent Raymond.

Les prochaines réunions et la prochaine assemblée générale sont fixées au jeudi 23 juin. ♦

DEREK WOOLFENDEN

Résurrecteur de films rares et oubliés

par Gérard Lenne

Un ciné-club, en 2016 ? Pourquoi pas ! Issu de l'association Curry Vavart, le Kinoclub est animé par Derek Woolfenden, un jeune cinéphile hyperactif, que nous avons voulu rencontrer.

Au début, raconte Derek, il y eut le collectif Négatif, créé en 2007 par Yves-Marie Mahé. La plupart de ses membres se sont rencontrés à l'ETNA, un atelier de cinéma expérimental fondé en 1997, dont le mot d'ordre fut d'emblée « Faire des films avec rien du tout et les montrer ». Outre la participation de membres de l'ETNA au programme « Jeune, pure et dure » qui regroupait l'avant-garde à la salle des Grands Boulevards de la Cinémathèque (1999-2000), puis les programmations des films du collectif pendant dix ans (2006-2016), Derek lança une revue trimestrielle ne parlant que de films rares. Vendue 5 euros alors qu'elle en coûtait 10, *Inserts* eut une existence éphémère (2009-2010).

Parallèlement, une poignée de personnes issues du Théâtre de verre ont fondé

en 2006 Curry Vavart, association pluridisciplinaire dont le projet commun repose « sur la possibilité temporaire d'occuper des espaces désaffectés en attente de réhabilitation »... C'est au « Jardin d'Alice », un squat de la porte de La Chapelle, que Derek rencontre un membre de Curry Vavart. Dès l'occupation du Gros Belec (fin 2009), une fonderie désaffectée, le Kino Club est créé. Ce ciné-club mensuel, animé par Derek lui-même, est dédié aux films rares, mésestimés ou oubliés de l'histoire du cinéma. « Lieu mort » proche du Père Lachaise, le Gros Belec devient vivant (ateliers, résidences d'artistes, événements en tous genres) et Curry Vavart s'agrandit. L'aventure se termine quand il en est expulsé en 2010 par la police, mais rebondit au Shakirail.

Au fin fond du 18^e arrondissement, c'est un endroit fantastique en soi, perché au bord de la voie ferrée, un ancien vestiaire de cheminots prêté par la SNCF, assez vaste pour abriter une salle de projection de fortune. Le Kino Club se perfectionne et se complexifie. Un long métrage rare et quelques « formes courtes » pour

l'encadrer, le tout provenant de trois ou quatre sources - sites de téléchargement ou collections personnelles. Le public est informé par newsletter, et par le bouche à oreille.

AU FIN FOND DU 18E ARRONDISSEMENT, C'EST UN ENDROIT FANTASTIQUE EN SOI, PERCHÉ AU BORD DE LA VOIE FERRÉE, UN ANCIEN VESTIAIRE DE CHEMINOTS PRÊTÉ PAR LA SNCF, ASSEZ VASTE POUR ABRITER UNE SALLE DE PROJECTION DE FORTUNE.

En même temps, on se retrouve au cinéma indépendant La Clef, où Derek anime et programme avec Sébastien Liatard, un jeudi par mois, les (bien nommés) « Rendez-vous de la mort joyeuse ». Au *Demi-tarif* d'Isild Le Besco (en sa présence) succède *Le Corrupteur* de Michael Winner, présenté par Jean-Claude Missiaen.

Les cinéphiles sont là !



Derek Woolfenden



Une expérience interactive avec *Deux mains, la nuit* (*The Spiral Staircase* de Siodmak)

© Louis Matray



À la fois actrices et danseuses, deux membres de la "troupe" du Kinoclub donnent vie aux lycéennes de *Carrie*.

© Pierre-Alain Marassé



Quand le sang traverse l'écran...

© Pierre-Alain Marassé

CARRIE

« COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VU... »

L'adolescente entre sous la douche. Soudain, du sang s'écoule le long de sa cuisse. Ignorant tout de la sexualité, elle est terrorisée par l'apparition de ses règles. Le public retient son souffle, et voilà que le sang traverse l'écran, dégoulinant pour de vrai. On enlève la toile blanche maculée et la projection continue sur un écran vierge.

Ce soir, au « Shakirail », on projette *Carrie* de Brian De Palma. Ou bien, comme dit Derek, qui adore ce classique de 1976, « on le malmène physiquement sans jamais saborder ses enjeux dramatiques », pour que le film devienne un objet vivant. Car nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Les lycéennes s'attaquent à Sissy Spacek, la bombardent de tampax et... de la salle, de véritables tampax sont lancés vers elle. En fait, avant le film, on a distribué aux spectateurs des enveloppes kraft (pour l'opacité) contenant divers objets et des instructions précises sur une « carte magique interactive »...

Chacun va tenir son rôle au cours de cette expérience dynamique. On pense à William Castle (le pionnier du cinéma « dynamique ») et au « culte » du *Rocky Horror Picture Show*, quand un groupe de fans costumés venaient agrémenter la projection. À cette différence près qu'ici, tous les spectateurs sont dans le coup et vont participer. Et ils aiment ça, et ils en redemandent. « À la première représentation, on a refusé une centaine de personnes ! »

On y va à cœur joie, hurlant tous ensemble « Carrie ! » lorsque le proviseur benêt s'obstine à l'appeler Cassie, lançant des boulettes de papier quand apparaît la casquette rouge, gonflant des ballonnets à mesure que Nancy Allen exécute sa fellation sur Travolta et décapsulant des canettes de bière pour couronner le

tout... Et quand vient le bal, tout le monde vote pour le couple le plus glamour.

Tout ceci est l'œuvre d'une trentaine de personnes, dont vingt sont présentes (cinq en régie, quinze sur scène). Après s'être rodée sur *La Maison du diable* de Robert Wise (en 2012) et *Deux mains, la nuit* de Robert Siodmak (en 2013), l'équipe de Derek a perfectionné son dispositif : le fichier vidéo tiré d'un Blu-ray et un programmeur aux commandes, un ingénieur-son qui envoie musiques et bruitages, la présence d'écrans multiples se relayant pendant la projection... Autant d'occasions pour interrompre le film de temps en temps et l'enrichir d'intermèdes : numéro musical, théâtral ou chorégraphique. Intérieur gothique garni de bougies, masques et fantômes, punitions sportives ou slows langoureux pour lesquels des volontaires montent sur scène, performances d'acteurs circassiens (spécialisés dans l'univers du cirque)...

Parmi les clous du spectacle, cet écran qui se referme comme un rideau de douche et qu'on soulève sur une (vraie) fille nue, tandis qu'on demande à des spectatrices d'enlever le haut (certaines le font). Sans oublier, pour la scène de l'accident, cette impression que le film bascule - grâce à un écran pivotant que des membres de l'équipe ont construit eux-mêmes, uniquement pour cet effet spectaculaire de quelques secondes !

Et le tout culmine avec la séquence du bal, climax de *Carrie*, qui nous fait assister à un véritable happening avec deux rétroprojections latérales (images extraites de classiques, multipliant tempêtes et incendies). La soirée se termine en apothéose. On sort en titubant. Les trains foncent dans la nuit. Il faudra un moment pour que la vie quotidienne reprenne ses droits.

OUBLIÉS & MÉCONNUS DE LA CRITIQUE (3)

L'entre-deux-guerres

Par Pascal Manuel Heu

Se trouve-t-il encore quelqu'un pour penser que les intellectuels et écrivains de l'entre-deux-guerres auraient méprisé le cinéma ? Oh, certes, d'aucuns le fréquentèrent surtout pour les subsides qu'il pouvait procurer et les piges que l'ouverture de rubriques cinématographiques promettaient ; mais beaucoup prirent au sérieux ce nouvel art.

ANDRÉ BEUCLER (1898-1985)

L'auteur de *Gueule d'amour* (1926) a manifesté son intérêt pour le cinéma dès le début des années 20, par l'écriture de scénarios, puis de divers articles, dans le quotidien de spectacles *Comœdia*, dans *Les Nouvelles littéraires*, *La Nouvelle Revue française*, la revue spécialisée *Pour Vous*, etc. On trouvera, sur une page Internet faisant le point sur la question, un reportage sur les studios de la UFA, publié par André Beucler dans la *Revue de Paris* en avril 1935 (www.andrebeucler.com/cine/ufa/ufarticl.html).

ALBERT BONNEAU (1898-1967)



Ce collaborateur régulier de *Cinémagazine* (mars 1923 – juillet 1926) et de *Comœdia* est connu comme auteur, à partir des années 1930 et surtout dans les années 1950, de romans d'aventures qui lui permirent de s'illustrer dans des genres prisés par le cinéma. Les adaptations romanesques de films publiées par Albert Bonneau dans la collection « Cinéma-Bibliothèque » des éditions Tallandier (*Le Petit Détective*, 1929), ses romans s'inspirant du cinéma policier (*Les Mystères de Chinatown*, 1931), ses romans de cape et épée, ainsi que le western comme genre cinématographique importé par Bonneau dans la littérature française, sont évoqués par le catalogue *Cinéma premiers crimes*, établi par Alain Carou et Matthieu Letourneux, commissaires de l'exposition éponyme organisée en 2015.

BENJAMIN CRÉMIEUX (1888-1944)



En plus d'avoir été le premier critique de cinéma de l'hebdomadaire *Je Suis Partout* (avant d'y tenir la chronique théâtrale), ce romancier, critique littéraire à la NRF et lecteur chez Gallimard (connu à ce titre comme l'auteur de la note sur *Voyage au bout de la nuit*) publia « Quelques opinions sur le film soviétique » dans *La Revue du cinéma* (n°14, 1^{er} septembre 1930).

FRANCIS DE CROISSET (FRANZ WIENER, 1877-1937)

Le dramaturge Francis de Croisset, connu pour s'être plaint que Claude Autant-Lara et Jacques Prévert n'avaient guère respecté son opérette *Ciboulette* dans l'adaptation qu'ils en firent en 1932, tint une chronique de cinéma à partir d'octobre 1933 dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, au sein du prestigieux et copieux « Feuilleton » du rez-de-chaussée de la page 3.

DANIEL-ROPS (HENRI PETIOT, 1901-1965)

Ce professeur d'histoire, devenu journaliste et écrivain, lança en 1923 sous son véritable patronyme la chronique cinématographique de *La Pensée française*, hebdomadaire strasbourgeois qui se voulait un « Organe d'expansion française et de propagation nationale » ; il publia aussi divers articles sur le cinéma ici ou là, par exemple dans une petite revue lyonnaise en septembre 1922 (« Gangrène de tout », *Le Mouton blanc*, n°1).



JOSEPH DELTEIL (1894-1978)

Bien qu'il ait été annoncé comme collaborateur de *Pour Vous* dans son premier numéro en 1928, cet écrivain ne semble pas y avoir écrit ; en revanche, il tint la chronique « Le Cinéma » dans *La Revue européenne*, à partir du n°4 (1^{er} juin 1923).

JEAN DORSENNE (1892-1945)

Ce romancier, auteur d'une version des *Révoltés du Bounty*, tint en 1920 la chronique cinématographique de l'hebdomadaire *Aux écoutes*.

MICHEL GEORGES-MICHEL (1883-1985)

Ce peintre, critique artistique et écrivain, a publié deux articles sur les rapports entre Bergson et le septième art (dont l'un, du 20 février 1914, a été reproduit dans *Positif* en octobre 1994). Il tint aussi, durant les années 1930, la chronique cinématographique d'*Aux écoutes*, où il se montrait assez moqueur quant aux mœurs du cinéma et aux rapports entre les critiques et les exploitants. Ainsi, dans une chronique intitulée « De la liberté en matière de critique cinématographique », s'étonnait-il que Georges Bernheim eût « supprimé tout service au critique des *Écoutes* » (c'est-à-dire l'accès gracieux à ses salles) suite à des comptes rendus qui lui avaient déplu parce qu'ils comportaient quelques réserves.

PHILIPPE HÉRIAT (1898-1971)



Connu comme écrivain, acteur (très actif au sein de l'Union des artistes dramatiques et lyriques de langue française, dont la section cinématographique fut créée en 1925) et dialoguiste, plus modestement comme assistant-réalisateur et assistant technique à la MGM, il créa en novembre 1928 la chronique cinéma dans le premier numéro de l'hebdomadaire *Gringoire* et la tint environ six mois.

GÉRARD D'HOUILLE (MARIE DE RÉGNIER, NÉE MARIE DE HEREDIA, 1875-1963)

Durant les années 1930, cette romancière et poétesse rendit compte des films dans la rubrique « Les Spectacles » de la *Revue des Deux Mondes*. Elle avait déjà eu l'occasion de parler longuement d'un film, *La Rue des rêves* de Griffith, dans son rez-de-chaussée « Mes Spectacles » du quotidien *Le Gaulois* (1^{er} avril 1922).

FRANCIS DE MIOMANDRE (FRANÇOIS-FÉLICIEN DURAND, 1880-1959)



« Francis de Miomandre est l'auteur d'une œuvre extraordinaire. On aurait tort de ne pas en profiter », écrit Éric Dussert dans *Une forêt cachée. 156 portraits d'écrivains oubliés* (La Table ronde, 2013) ; un auteur pratiquement oublié jusqu'à la réédition en 2013, aux éditions de la Différence, du roman qui lui valut le Goncourt en 1908 (*Écrit sur de l'eau*) et d'une biographie signée Remi Rousset, quoiqu'il ait toujours fait les délices de quelques *aficionados*

(notamment de l'un des meilleurs « jeunes » cinéphiles actuels) : parmi les diverses manifestations à redécouvrir du talent foisonnant de Miomandre, ne devraient pas être omises les huit chroniques cinématographiques qu'il donna entre 1925 et 1928 à *L'Europe nouvelle* (« Revue hebdomadaire des questions extérieures, économiques et littéraires » éditée par Louise Weiss).

JEAN PAULHAN (1884-1968)

Le futur grand manitou des éditions Gallimard publia une chronique cinématographique isolée sur *Caligari*, dans la NRF du 1^{er} mai 1922. À la fin des années 1930, il y a aussi, plus régulièrement, signées Jean Guérin, de brèves notes sur quelques films. Ainsi rendit-il compte de trente-deux films recensés en quatorze chroniques durant les années 1938 et 1939. Ses appréciations en trois ou quatre lignes maximum, et souvent une seule phrase, étaient fréquemment très savoureuses :



- « *Le jour se lève* ou la « poésie du chien crevé » chère à Carné » (septembre 1939) ;

- « *Les Aveux d'un espion nazi* ont été châtrés par la censure française. On ne peut s'empêcher d'y trouver un cousinage entre les naïvetés de la propagande nazie et de la publicité américaine » (septembre 1939).

RENÉ THEVENIN (1877-1967)

Ce journaliste et romancier célébré par Georges Fronval (*Le Chasseur d'illustrés*, n°3, février 1968) créa en novembre 1926 la chronique cinématographique du *Front républicain*, hebdomadaire qui récusait à la fois le bolchévisme et le fascisme. Il publia aussi une critique du *Napoléon* d'Abel Gance dans *Cinémagazine* (1927).



JEAN VARIOT (1881-1962)

Ce romancier et dramaturge, dont une dizaine d'œuvres ont été publiées chez Gallimard entre 1924 et 1935, créa la chronique cinématographique de la *Revue Bleue* en mars 1929.

LÉON WERTH (1878-1955)

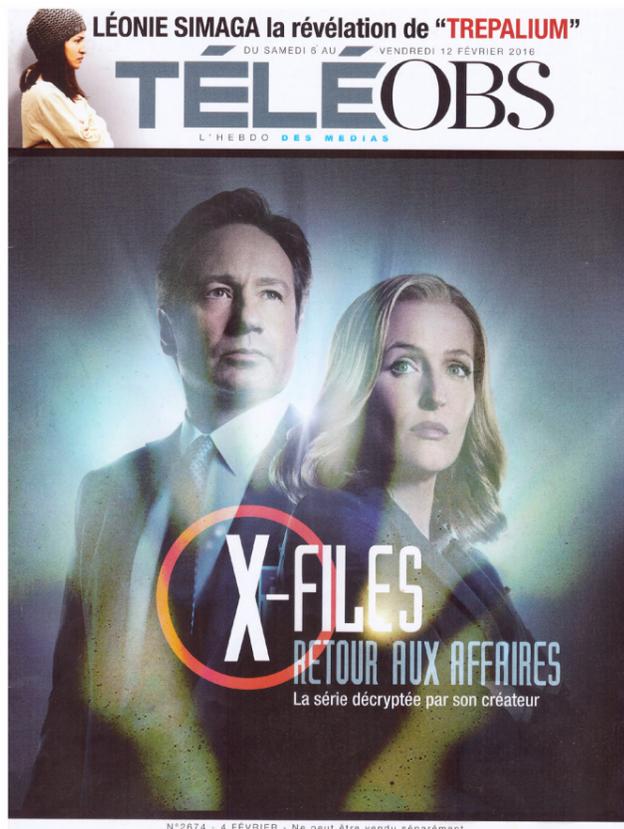
Ce romancier, journaliste et critique d'art, tint la chronique de cinéma du mensuel *Europe*. ♦

TéléObs

UN GUIDE CRITIQUE

par Christian Bosséno

Contrairement au Monde, qui a abandonné la formule d'un supplément hebdomadaire, *L'Obs* joint à chacune de ses parutions un cahier de cinquante pages, *TéléObs*, qui a succédé depuis octobre 2014 au supplément *Ciné Télé Obs* - les articles concernant le cinéma sont en effet, depuis cette date, inclus dans le magazine principal. Les grilles de programme (trois pages pour chaque jour) mentionnent tous les rendez-vous quotidiens pour huit chaînes principales, et les seuls programmes de soirée pour vingt-huit autres chaînes.



Ce supplément, rédigé par une équipe d'une quinzaine de journalistes aguerris, présente les programmes de la semaine. Il propose aussi, dans ses vingt-cinq premières pages, des portraits et/ou des entretiens avec des personnalités du petit écran : scénaristes comme Paul Abbott (*Shameless, No Offence*), Éric Rochant (*Bureau des Légendes*), dirigeants comme Véronique Cayla (présidente d'Arte) ou Rémy Pflimlin (ex-PDG de France Télévision), journalistes, etc.

Une première particularité de *TéléObs* réside dans sa prédilection originale et très affirmée pour les documentaires. Ce focus est notamment flagrant avec les programmes développés dans la première partie du supplément et ceux présentés et commentés dans le haut de page quotidien de chacun des jours de la semaine, et dédiés dans leur très grande majorité à un documentaire ou une série documentaire (quasi absence, en revanche, des fictions). Second point fort du supplément, des reportages et des analyses sur de grandes séries télévisées d'hier ou d'aujourd'hui auxquelles *TéléObs* accorde un intérêt tout particulier (comme *The Walking Dead, Twin Peaks, Mission : impossible, Mission Halt and Catch Fire, Mad Men, Fargo* et, pour la production hexagonale, *Un village français*), en s'attachant notamment à l'évocation des séries cultes ("*X Files décrypté par son scénariste et créateur : Chris Carter*"). Cet engouement pour l'évocation et l'histoire des séries repose principalement sur la culture télévisuelle et le sens de l'analyse de Marjolaine Jarry, éminente spécialiste du genre. L'histoire de la télévision n'est pas oubliée, la période estivale étant notamment propice à un rappel d'émissions en ayant constitué d'importants jalons (ainsi *Urgences, Capital, Cinq colonnes à la Une*). Ces références et ces retours en arrière témoignent de l'ambition qu'a *TéléObs* de tisser des liens entre l'actualité et la mémoire du petit écran, privilégiant ainsi - ce qui n'est guère courant - une culture télévisuelle. *TéléObs* ouvre également ses colonnes (rubrique "Le Grand Oral") à des journalistes du petit écran, comme Natacha Polony, Hala Gorani (CNN), Maïtena Biraben (*Le Supplément sur Canal+*). L'hebdomadaire analyse aussi le rôle de personnalités comme Cyril Hanouna (*Touche pas à mon poste !*), Edwy Plenel (*Mediapart*) ou Yves Calvi (*C dans l'air*), etc.

L'économie du médium n'est pas occultée, avec notamment un papier sur le système Bolloré ("Le coup d'État médiatique de Bolloré"). Non plus que la manière inédite dont les réseaux sociaux et la télévision réagissent et rendent compte de l'actualité la plus tragique : "13 novembre, l'actualité avec un hashtag". Les téléphiles trouvent ainsi dans ce supplément un guide critique des différents programmes, susceptible à la fois de faciliter leurs choix et d'enrichir leur réflexion. ♦

Repères bibliographiques

Parutions 2016/1

par Claude Gauteur

HISTOIRE

Histoire générale

Le Cinéma de Youssef Ishagpour, Verdier Poche. *Le Cinéma : retenir l'essentiel* de Francis Vanoye, François Frey et Anne Goliot-Lété, Nathan. *La Crise du cinéma à l'ère numérique* d'Antoine Matta, L'Harmattan.

Capsules : collection particulière. 1. Les 50 meilleurs films de 2015, Les Fiches du cinéma. *Films. Silence ! Moteur ! Action !*, éd. White Star.

Cinéma nationaux

Hollywood à Shanghai. L'Épopée des studios Lianhue 1938-1948 de Anne Kerlan-Stephens, Presses universitaires de Rennes. *La Grève des mineurs du Borinage : Belgique, 1932-1936, cinéma et littérature* d'Alain Moreews, L'Harmattan.

Anthologie des méchants et autres salauds du cinéma français d'Alister, la Tengo éd. *La Bretagne au cinéma* de Nolwenn Blanchard et Maria Blanchard, Riveneuve. *Les Communistes et le cinéma : France, de la libération aux années 60*, de Pauline Gallinari, Presses universitaires de Rennes. *Les Écrans de l'intégration. L'émigration maghrébine dans le cinéma français*, sous la direction de Sylvie Durmelab et Vinay Swamy, Presses universitaires de Vincennes. *Encyclopédie des longs métrages français de fiction 1929-1979.13. Du Diable au cœur à Dynamite Jack d'Armel de Lorme*, Aide-mémoire.

Le Cinéma iranien. Un cinéma national sous influence de 1900 à 1979 de Jawad Zeiny, L'Harmattan. *Images, combattants et martyrs. La guerre Iran-Irak vue par le cinéma iranien* de Agnès Devictor, Karthacala, Institut d'études de l'Islam et des sociétés du monde musulman (Paris)/ Institut français de recherches en Iran (Téhéran).

Israéliens, Palestiniens. Les cinéastes témoignent de Janine Halbreich-Euvrad et Carol Shyman, Riveneuve.

Évasion du Japon. Le cinéma japonais des années 1960 de Mathieu Capel, Les Prairies ordinaires.

Le Nouveau cinéma latino-américain 1960-1974 d'Ignacio del Valle Davila, Presses universitaires de Rennes.

Révolutions russes au cinéma. Naissance d'une nation : URSS, 1917-1985 d'Alexandre Sumpf, Armand Colin.

Genres

Les Genres du cinéma de Raphaëlle Moine, Armand Colin.

100 ans de cinéma d'animation. La fabuleuse aventure du film d'animation à travers le monde d'Olivier Cotte, Dunod.

Le Documentaire, un autre cinéma. Histoire et création de Guy Gauthier et Daniel Sauvaget, Armand Colin.

Le Film noir de Christophe Champclaux et Linda Tahir-Meriau, Le Courrier du livre. *Le Film noir. Histoire et significations d'un genre populaire subversif*, de Jean-Pierre Esquenazi, CNRS éditions. *Dark City, le monde perdu du film noir* d'Eddie Muller, Rivages/Écrits noirs. *Le Rêve américain à l'épreuve du film noir* de Jean-François Pigoullie, Michel Houdiard éd. *Le Mystère du tapis d'Ardabil* de Julie Wolkenstein, POL. *Le Mélodrame dans le cinéma contemporain. Une fabrique de peuples* de Françoise Zamour, Presses universitaires de Rennes.

Encyclopédie du western 1903-2014 de Patrick Brion, Télémaque. *Le Western* de Christophe Champclaux et Linda Tahir-Meriau, Le Courrier du livre. *20 ans de western européen* d'Alain Petit, Artus films. *Le Western et les mythes de l'Ouest* sous la direction de Gilles Menegaldo et Lauric Guillaud, Presses universitaires de Rennes. *Méditations westernosphiques* de Marc Romini, Médiapop éd.

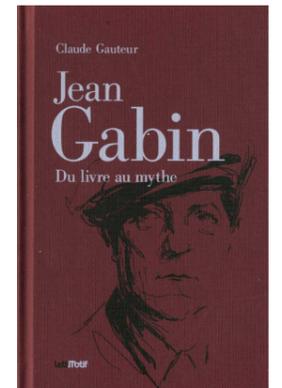
Généralisations science-fiction. De Flash Gordon à Matrix, d'Arnaud Grunberg et Patrice Girod, Bragelonne.

Nos adhérents ont publié

JEAN GABIN, DU LIVRE AU MYTHE

PAR CLAUDE GAUTEUR

LettMotif, 140 p., 18 €



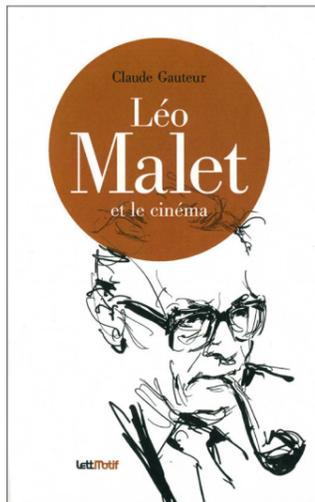
Claude Gauteur ne revient pas sur les conclusions déjà tirées dans son ouvrage jadis publié avec Ginette Vincendeau (*Jean Gabin : anatomie d'un mythe*, Nouveau monde, 2006), rien n'étant venu les infirmer. Il choisit un nouvel angle d'attaque, non plus celui du mythe, mais celui des moyens qui ont contribué à le fabriquer : celui-ci n'est pas né tout armé, mais s'est constitué peu à peu, à partir de romans adaptés au cinéma. L'idée est intéressante : autant qu'aux cinéastes, c'est aux écrivains que Gabin doit son image. Durant les cinq années où il règne, 1934-1939, un seul scénario original (*La Belle Équipe*) sur les quinze films tournés : le reste, via Charles Spaak, vient de romans populaires, signés Mac Orlan, Ashelbé, des Vallières, Beucler, Vercel, Martet - Zola et Gorki faisant exception. Idem après 1950 : derrière Simenon, qui prédomine, on trouve Aymé, Groussard, Fallet, Cesbron, qui dessinent le nouveau Gabin et que Gauteur examine avec son habituelle précision.

Lucien Logette

LÉO MALET ET LE CINÉMA

PAR CLAUDE GAUTEUR

LettMotif, 128 p., 18 €



L'auteur avait publié dans *La Revue du cinéma* (n° 338, avril 1979) la première partie de l'ouvrage. Il la complète avec le texte d'une conférence sur Léo Malet donnée en 2009. Entre ces deux dates, le romancier s'était éclipsé, en 1996, après avoir vu sa créature, Nestor Burma, devenir la vedette d'une série télé à succès (considérée ici comme hors sujet puisque Malet n'y intervint pas directement). Il faut être aussi fouineur que Claude Gautéur pour boucler un livre sur Léo Malet et le cinéma, les rapports de l'un et de l'autre étant à première vue de l'ordre du couteau sans manche ni lame de Lichtenberg. Et pourtant, ils existent : outre les quatre films adaptés de ses romans, ses ouvrages sont parsemés d'allusions au cinéma que Malet, en bon surréaliste, pratiquait avec ferveur (voir son poème, déclaration éperdue à Sylvia Sidney) - mais lucidité, comme en témoigne son succulent article (1946) sur l'image de l'ouvrier à l'écran. Il fit un peu de figuration durant les années 30, grâce à ses amis Brunius et Chavance, rêva, vainement, de cinéma, comme toute sa génération - «un rendez-vous manqué», ainsi le définit Gautéur dans cet élégant petit livre qui complera les amateurs.

L.L.

Le Moyen Âge au cinéma : panorama historique et artistique de François Amy de la Bretèque, Armand Colin.

L'Héritage de Rocky. Le dernier round. La revanche de Creed de Jack Sullivan, éd. Pages ouvertes. *Napoléon, l'épopée en 1000 films* d'Hervé Dumont, Ides et Calendes.

Le Paganisme au cinéma : mondes païens, épopées, contes de fées de Nicolas Bonnal, Dualpha. *Entre spiritualité et laïcité, la tentation iconoclaste du cinéma* de Marion Poirson-Dechonne, L'Harmattan.

Guerre d'Algérie : la dernière séance de Michel Jacquet, Anovi.

Une histoire mondiale des cinémas de propagande, sous la direction de Jean-Pierre Bertin-Maghit, Nouveau monde. *La terre fleurira. Le cinéma de L'Humanité. Dix films-archives, la fête, le journal, le sport*, Collectif, Mutins de Pangée.

Le train fait son cinéma. 2, de Georges Di Lallo et Patrick Brion, Riveneuve. *Architecture et cinéma* sous la direction de Nasrine Seraji et Jessie Magana, École nationale supérieure d'architecture Paris Malaquais (Gallion, Suisse).

Nanarland. Le livre des mauvais films sympathiques de Nanarland et François Cau, Ankama.

Divers

L'Analyse des films de Jacques Aumont et Michel Marie, Armand Colin. *Introduction à l'analyse de l'image* de Martine Joly, Armand Colin.

L'Espace cinématographique. Esthétique et dramaturgie d'Antoine Gaudin, Armand Colin. *Montage, "la seule invention du cinéma"* de Jacques Aumont, Vrin.

Le Cinéma et ses mythes. Comment le cinéma nous aide à comprendre et à comprendre les autres d'Emmanuel Ethis, Éditions universitaires d'Avignon. *La Culture de l'engagement au cinéma* sous la direction de Delphine Letort et Erich Fisbach, Presses universitaires de Rennes. *Cinéma, littérature, projections, études réunies et présentées par Marie Martin*, Presses universitaires de Rennes.

L'Expérience du cinéma sous la direction d'Helen Baty-Delalande, Jacqueline Nacache, Pierre-Olivier Toulza, Hermann. *L'Exposition d'un film* de Mathieu Copeland, Presses du Réel. *Figures des salles obscures* de Samra Bonvoisin, Nouveau monde. *Tokyo mis en scènes* d'Adrien Gombeaud, Espaces et signes. *Traversées urbaines. Villes et films en regard*, Collectif, Metispress (Genève). *La Ville méditerranéenne au cinéma*, sous la direction d'Alain Brenas et Toufic El-Khoury, Orizons.

La Bobine, un cinéma à la Vallée de Joux, 1923-2015 de Daniel Reymond, Thière

(Yverdon-les-Bains, Suisse). *Le Brady, cinéma des damnés* de Jacques Thorens, Verticales. *Gaumont, depuis que le cinéma existe* de François Garçon, Découvertes/Gallimard.

Storyboards : la genèse des chefs-d'œuvre du cinéma de Fionnula Halligan, éd. Prisma. *Typographie et cinéma. Esthétique du texte à l'écran* de Lionel Orient Dutrieux, Atelier Perrousseaux.

Produire un documentaire de Matthieu Belghiti, Dixit. *Réaliser son premier documentaire. Le guide indispensable pour les jeunes cinéastes, de l'élaboration du projet à la distribution* de Kevin J. Lindenmuth, Eyrolles.

Effets spéciaux. Deux siècles d'histoire de Pascal Pinteau, Bragelonne. *Superviseur des effets visuels pour le cinéma* de Réjane Hamus-Vallée et Caroline Renouard, Eyrolles.

Le Genre filmique : cinéma, télévision, internet de Chloé Delaporte, Presses Sorbonne Nouvelle. *Cinéma à la carte. Parcours entre films, histoire et nourriture* de Stefano Gianì, Gremese.

Le Marketing du cinéma de Françoise Baroni et Florence Roman, First Éditions. Voir également *Le Beau temps* [Maurice Jaubert] de Marilyn Desbiolles, éd. du Seuil.

REVUES

L'Écran poétique, CinémAction n° 157. *Filmer la peinture, Images documentaires* n° 82-83.

Images et visions mutantes, Vertigo n° 48. *Le Nouveau du cinéma argentin, CinémAction* n° 156.

Tout ce que le ciel permet au cinéma, philosophie, peinture et vidéo, Théorème n° 24.

CINÉASTES

Écrits

Vittorio De Sica : *Ma chère Emi, il est cinq heures du matin... Lettres de tournage*, Robert Laffont. Alexandre Sokourov : *Au cœur de l'océan*, L'Âge d'Homme.

Bertrand Blier : *Pensées et répliques*, Le Cherche-Midi. Marcel Pagnol : *J'ai écrit le rôle de ta vie. Correspondances avec Raimu, Fernandel, Cocteau et les autres*, Robert Laffont.

Mémoire

Terry Gilliam : *Gilliamesque. Mémoires*

pré-posthumes, Sonatine. Dominique Delouche : *La Dernière Place*, Orizons.

Entretiens

Thomas Harlan (avec Jean-Pierre Stephan) : *Une vie après le nazisme*, Capricci.

Arnaud et Jean-Marie Larrieu (avec Quentin Mervel), Independencia Éditions.

Études

Woody Allen de Jason Bailey, Carpentier ; d'Ava Cohen, Archipel ; de Tom Shone, Gründ ; de Jason Salomons, Gallimard. *Joe d'Amato* de Sébastien Gayraud, Artus films. *Aragon et le cinéma* de Luc Vigier, Jean-Michel Place. *Dario Argento* de Thibault Loucheux, Lacour-Ollé. *Brunius et le cinéma* d'Alain Keit, Jean-Michel Place. *Harun Farocki* de Christian Blümlinger, POL. *Jess Franco* d'Alain Petit, Artus films. *Werner Herzog* d'Hervé Aubron et Emmanuel Burdeau, Capricci. *Alfred Hitchcock* [« La Corde musicale »] de Lydie Decobert, L'Harmattan. *Jerry Lewis* de Chris Fugiwara, Les Prairies ordinaires/Capricci. *Terrence Malick* de Philippe Fraisse, Rouge Profond. *Michaël Mann* d'Axel Cadieux, Playlist Society. *Manoel de Oliveira*, sous la direction de Claude Murcia et Régis Salado, Hermann. *Sam Peckinpah* de Fernando Ganzo, Capricci. *Pierre Perrault*, sous la direction de Juliana Araujo et Michel Marie, Presses Sorbonne nouvelle. *Leni Riefenstahl* de Jérôme Bimbinet, Tallandier. *George A. Romero*, sous la direction de Jean-Baptiste Thoret, Ellipses Poche. *Raoul Ruiz* de Benoît Peeters et Guy Scarpetta, Les Impressions nouvelles (Bruxelles, Belgique). *Martin Scorsese*, Collectif, La Cinémathèque française/Silvana editoriale. *Andy Warhol* de Victor Bockris, Globe. *Andrzej Zulawski* de Jérôme d'Estais, LettMotif.

René Vauthier, Décadrages n° 29-30. *Martin Scorsese, Les Inrocks 2*. *Andy Warhol, Télérama* hors série. *Wim Wenders, Éclipses* n° 57.

L'Amérique des frères Coen de Julie Assouly, CNRS éditions. *Bertolt Brecht et Fritz Lang : le nazisme n'a jamais été éradiqué. Sociologie du cinéma* de Danielle Breitbrach et Richard Gehrke, LettMotif. *Varda/Cuba*, éd. du Centre Pompidou/éd. Xavier Barral.

Cinéma libertaires : au service des forces de transgression et de révolte, sous la direction de Nicole Brenez et Isabelle Marinone, Presses universitaires du Septentrion.

L'Art du regard de Nicolas Winding Refn, textes d'Alan Jones, La Rabbia/Institut Lumière/Actes Sud.

C'est ça Pierre Etaix d'Odile Etaix et Pierre Etaix, Séguier /Arte éditions. [Les Archives] *Charles Chaplin*, Taschen. Un

certain Charles Spencer Chaplin de Daniel Colas, *L'Avant-Scène Théâtre* n° 1392.

PIER PAOLO PASOLINI Pier Paolo Pasolini : *Accatone*, scénario, préface de Carlo Levi ; dossier, Hervé Joubert-Laurencin, Philippe-Alain Michaud, Francesco Galluzzi et Christian Caujolle, Macula. *La Nébuleuse*, Grasset. *Pier Paolo Pasolini* de Pierre Adrian, éd. des Équateurs. *Pier Paolo Pasolini* de Piero Spila, Gremese.

Dans la lumière déchirante de la mer. Pasolini assassiné : Ernest Pignon-Ernest de Karin Spinoza avec la collaboration d'André Velter, Actes Sud.

Pulsions pasoliniennes de Fabrice Bourleze, Franciscopolis.

FILMS

Forza Bastia ou l'île en fête : le dernier film de Jacques Tati par Jean-Pierre Mattei, A. Piazzola.

La Grande Illusion. Le musée imaginaire de Jean Renoir par Luc Vancheri, Presses universitaires du Septentrion.

Sortir du noir [Le Fils de Saul de Laszlo Nemes] par Georges Didi-Huberman, éd. de Minuit.

Les Mistons de François Truffaut par Bernard Bastide, éd. Atelier Baie. *Stalker* d'Andreï Tarkovski, collectif dirigé par Alexandre Kaurova, L'Âge d'Homme.

SCÉNARIOS

À *L'Avant-Scène Cinéma*. *A Touch of Sin* de Jia Zhang-ké (n° 625, septembre). *Intolérance* de David Wark Griffith (n° 628, décembre). *J'attends quelqu'un* de Jérôme Bonnell (n° 627, novembre). *Mean Streets* de Martin Scorsese (n° 626, octobre). Bruno Dumont : *P'tit Quinquin*, Les Petits matins/Arte éd.

Claude Lanzmann : *Le Dernier des injustes*, Gallimard.

Jacques Tardi, Benjamin Legrand : *L'Histoire d'un monde truqué* [Avril et le monde truqué de Christian Desmares et Franck Ekinci], Casterman. Jacques Prévert : *Cinéma 1*, textes présentés par Carole Aurouet, Gallimard/Folio.

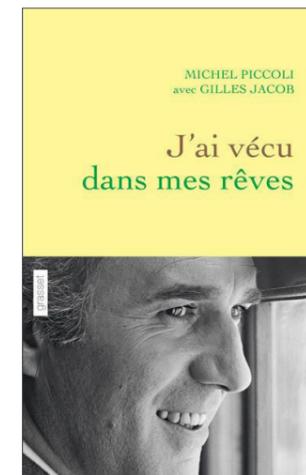
Alien : toutes les archives, Huginn & Munnin. *Harry Potter, la magie des films* de Brian Sibley, Huginn & Munnin. *Le Hobbit* [de Peter Jackson], *chroniques, 6. La Bataille des cinq années. L'art de la guerre*, La Martinière.

Gabrielle Tremblay : *Scénario et scénariste : de la reconnaissance institutionnelle de l'objet scénaristique dans le monde de l'art cinématographique français*, LettMotif. ▶

J'AI VÉCU DANS MES RÊVES

PAR MICHEL PICCOLI AVEC GILLES JACOB

Grasset, 152 p., 16 €



« Je me suis toujours régalé à faire l'acteur », déclare Michel Piccoli. Et tout au long de ces pages, ce bonheur-là est palpable. D'une amitié de longue date et d'échanges ininterrompus, de conversations et d'écrits, Gilles Jacob a tiré ce roman épistolaire qui n'en est pas un. Car ce n'est pas de la fiction et les lettres sont plus des réponses d'interviewé à des questions d'intervieweur. Jacob aiguillonne sa mémoire et Piccoli évoque ses débuts, ses marathons d'un théâtre à l'autre, ses rencontres avec Godard, Ferreri, Chahine, Girod, son désir d'explorer, d'avancer, sa crainte d'être prétentieux. « Il faut toujours être dans la recherche, avec une énergie brute qui ne sente pas le labeur et la manière. » Et plus loin : « Les grands acteurs ont pour caractéristique de devenir très familiers du public, parce qu'il a appris à les connaître tout au long de leur carrière. » C'est savoureux, concis, passionnant. En miroir se dessine le portrait de Gilles Jacob, lorsqu'il écrit : « Nous pourrions tous les deux nous contenter de remuer nos souvenirs, ou tout simplement de vivre. Mais nous n'avons ni l'un ni l'autre perdu notre goût, notre besoin de créer, de jouer, d'agir, même si à notre âge il faut parfois se faire pardonner d'exister. »

Isabelle Danel

DE LA NAISSANCE DU CINÉMA KABYLE AU CINÉMA AMAZIGH

PAR FRÉDÉRIQUE DEVAUX YAHY

L'Harmattan, 262 p., 26 €



Française par sa mère, Kabyle par son père, Frédérique Devaux Yahy se penche sur le cinéma kabyle à partir de ses trois premiers films : *La Colline oubliée* d'Abderrahmane Bougermouh (1996), *Machaho* de Belkacem Hadjadj (1996), *La Montagne de Baya* d'Azzedine Meddour (1997). Après avoir analysé l'organisation coutumière de la société kabyle, son objectif est d'observer comment ses structures traditionnelles s'inscrivent dans ces œuvres et dans celles qui suivront. Ainsi, le premier film chaoui, *La Maison jaune* de Amor Hakkar (2008), mais aussi le cinéma berbère marocain, aux côtés de son initiateur Mohamed Mernic. Tout naturellement, Frédérique Devaux Yahy s'intéresse au contexte politique et social qui a accompagné la naissance de ces films, premiers jalons d'une cinématographie encore méconnue. Un travail disponible en librairie ou en chargement : <http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=50134>

Gérard Lenne

Gildas Jaffrennou : *Le Kit de survie du scénariste*, LettMotif.

James Bond

Frédéric Brun : *James Bond Girls*, Chêne. John Cork et Collin Stutz : *James Bond, l'encyclopédie*, Gründ. Jean-Antoine Duprat : *James Bond dans le spectre géopolitique*, L'Esprit du temps. Philippe Durant : *Le Petit James Bond illustré par l'exemple*, Nouveau monde. Robert Ellis : *James Bond secrets et complots. Le monde impitoyable de l'agent 007*, éd. Pages ouvertes (Bruxelles). Guillaume Evin : *James Bond est éternel : un demi-siècle de cinéma, 50 histoires secrètes de l'agent 007*, éd. du Moment ; *James Bond, l'encyclopédie 007*, Hugo Image. Frédéric Lievain : *James Bond, l'espion qui aimait les montres*, Le Cherche-Midi. Philippe Lombard : *Le Petit Livre de James Bond*, First édition. Claude Monnier : *James Bond, une esthétique du plaisir*. L'Harmattan. Terry O'Neil : *Tout Bond, photographies*, Huggin & Munnin. Rankin : *Dans les coulisses de Spectre*, Huggin & Munnin. *James Bond : 50 ans d'affiches. James Bond sur les traces de 007*, Les Inrockuptibles.

Star Wars

Laurent Aknin : *Star Wars, une saga, un mythe et un univers*, Vendémiaire. Brandon Alinger : *Star Wars, les costumes : la trilogie originale*, Huggin & Munnin. Antoine Bardet, Stéphane Faucourt et Jérôme Wybon : *La Guerre des étoiles : la saga Star Wars vue de France*, Huggin & Munnin. Benjamin Harper : *Star Wars en 2500 questions*, Hors Collection. Virgil Iscan : *Star Wars graphics : l'univers décrypté en infographie*, Hachette Pratique. Laurent Jullier : *Star Wars, Anatomie d'une saga*, Armand Colin. Michaël Klastaria et Randal Atamaniuk : *Retour vers le futur : toute l'histoire d'une saga culte*, Huggin & Munnin. Fabrice Labrousse et Francis Schall : *Star Wars décrypté de George Lucas à Walt Disney*, Bartillat. John Lucas : *Star Wars, Guide des personnages : Jedi, Sith, droïdes, pilote, empire galactique*, éd. Pages ouvertes. Lome Peterson : *Naissance d'une galaxie : dans les coulisses de l'atelier des maquettes de Star Wars*, Akileos. Ollivier Pourriol : *Ainsi parlait Yoda, philosophie intergalactique*, Michel Lafon. Jonathan W. Ringler : *Le Retour du Jedi : le making of*, Akileos. Baptiste Schweitzer et Matthieu Mondolini : *Génération Jedi. Sur les traces de George Lucas*, éd. Radio-France fr. Thomas Snigaroff : *Je suis ton père. La Saga Star Wars. L'Amérique et ses démons*, Naïve. Gilles Vervisch : *Star Wars, la philo contre-attaque. La saga décryptée*, Le Passeur. *Star Wars, le mythe tu comprendras, Philosophie Magazine hors série 27. Star Wars : tout ce que vous devez savoir !*, Hachette pratique. *Star Wars, l'envers du mythe, Les Inrocks 2. Aux sources de Star Wars, Le Point hors série.*

ACTEURS

Autobiographies

Charlotte Rampling (et Christophe Bataille) : *Qui je suis*, Grasset. John Cleese : *Enfin bref...*, Marabout. Venantino Venantini : *Le Dernier des Tontons flingueurs*, Michel Lafon.

Guy Marchand : *Carnets d'un chanteur de casino hors saison*, Le Cherche-Midi. Jean Piat : *Et vous jouez encore*, Flammarion. Philippe Torreton : *Comme si c'était moi, récit*, Points.

Écrits

Guy Bedos : *Je me souviendrai de tout*, Fayard. Gérard Depardieu : *Innocent*, Le Cherche-Midi. Michel Piccoli (avec Gilles Jacob) : *J'ai vécu dans mes rêves*, Grasset. *Entretiens*

Benoit Poolvorde (avec Hugues Dayez), Renaissance du livre (Waterloo)

Études

Capucine de Blaise Hofmann, Zoé. *Audrey Hepburn* [Un instant de grâce] de Clémence Boulouque, Flammarion ; de David Wills et Stephen Schmidt, éd. White Star. *Marilyn Monroe* de Douglas Kirkland, Glitterati (New-York). *Gena Rowlands* de Paola Dicelli, LettMotif.

Johnny Depp de Corinne Vuillaume, Cahiers du Cinéma. *Frank Sinatra* de Shawn Lury, Rivages. *Sinatra 100. Le Livre officiel du centenaire*, textes de Charles Pignone, Fonds Mercator. *Sophie Marceau* de Frédéric Quinero, Don Quichotte éd. *Simone Signoret* de Chantal Pelletier, éd. des Busclats. *Bourvil* de Solène Haddad, City. *Jean-Louis Trintignant* de Vincent Quivy, éd. du Seuil. *Mylène Demongeot* [dans l'œil d'Henry Coste], Abbati-Pioli éd. *Alain Delon, Spécial France-Dimanche.*

Divers

L'actrice française est une femme comme les autres (enfin presque) de Marcel Fournier et Florence Tridez, Don Quichotte éd.

Le Magique et le vrai, l'acteur de cinéma, sujet et objet de Christian Viviani, Rouge profond.

501 acteurs de tous les pays par ordre chronologique de George Arliss à Natalie Portman, sous la direction de Steven Jay Schneider, Omnibus. *Portraits d'idoles* [Ingrid Bergman, Ava Gardner, Rita Hayworth, Audrey Hepburn, Grace Kelly, Marilyn Monroe] de Frédéric Martinez, Perrin.

Catherine Allégret : *Les Pierres blanches*, Fayard. Clémentine Célerié : *On s'aimera*, Le Cherche-Midi.

CRITIQUE

Alain Bergala : *La Création cinéma*, Yellow now, Côté Cinéma/Morceaux choisis. Serge Daney : *La Maison cinéma et le monde. 4. Le Moment Trafic, 1991-1992*, POL. Henri Dumolié : *Mes années 60 à Marseille : chroniques en noir et blanc*, Gaussan. Élie Faure : *Pour le septième art*, L'Âge d'Homme. Jérôme Garcin : *Nos dimanches soirs*, Grasset.

Le Dossier Rebatet : Les Décombres, *L'Inédit de Clairvaux*, Robert Laffont/Bouquins

Midi Minuit fantastique, volume 2, Rouge profond
Roland Barthes et le cinéma de Philip Watts, De l'incidence éd. « *La Chambre claire* ». *La nuit sera noire et blanche* de Jean Narboni, Capricci/Les Prairies ordinaires.

Jean-Pierre Bouyxou : *François Mitterrand, sa vie est un roman*, Chêne. Giuseppe Maria Lo Duca : *Journal secret de Napoléon Bonaparte*, Libretto.

Gérard Lefort : *Les Amygdales*, éd. de l'Olivier.

ROMANS

Samuel Benchetrit : *Coups*, Plon. Xavier Durringer : *Sfumato*, Le Passage. Alain Fleischer : *Effondrement*, Le Cherche-Midi. Gérard Mordillat : *La Brigade du rire*, Albin Michel.

Ulrike Edsmid : *La Disparition de Philippe S. Piranah*. Alfred Hayes : *Une jolie fille comme ça*, Gallimard. Jesse Kellerman, Jonathan Kellerman : *Le Golem d'Hollywood*, éd. du Seuil. Thomas Keneally : *La Quête Schindler*, Sonatine. Anna North : *Vie et mort de Sophie Stark*, Autrement.

Pierre Cendors : *Archives du vent*, Le Tripode. Pierre Senges : *Achab (sequelle)*, Verticales.

BANDES DESSINÉES

Adieu Kharkov de Mylène Demongeot, Bouilhac et Catel, Aire libre. *Audiard dialoguiste, scénariste, réalisateur en 25 films cultes* de Gega, Hugo BD.

En compagnie de la 7^{ème} de Philippe Chanoinat et Charles Da Costa, Glénat.

La Trilogie des malfaisants [Les Tontons flingueurs, Ne nous fâchons pas, Les Barbouzes] de Philippe Chanoinat, Junge (Bruxelles).

Petit illustré des gros clichés d'Hollywood. Le Retour d'Allan Barte, Junge. ♦

LE MAGIQUE ET LE VRAI : L'ACTEUR DE CINÉMA, SUJET ET OBJET

PAR CHRISTIAN VIVIANI

Rouge profond, 256 p., 23 €



Notre jury littéraire a salué l'importance décisive de cet ouvrage sur un champ d'études encore peu exploré, le jeu de l'acteur. À tous ceux d'entre nous qui se sentent démunis pour le qualifier autrement qu'en quelques formules lapidaires en fin d'article, Viviani apporte de généreux éclairages. Par exemple, sous sa plume, le secret du jeu de Cary Grant, qu'on avait toujours trouvé unique sans trop savoir pourquoi, nous apparaît enfin. Sa pantomime se joue en trois parties : le bas du corps pour la clownerie, le haut pour la volonté de sérieux et la stylisation des expressions du visage pour moduler l'ensemble. Toutes les écoles de jeu (Delsarte, Actors Studio et Koulechev) sont examinées ; le sur-jeu à la James Dean comme le sous-jeu de Robert Redford dans *Jeremiah Johnson* (préfiguration de celui de Leo DiCaprio dans *The Revenant*). Mieux, tout cela est remis dans le contexte général de la mise en scène, mais aussi de la volonté de réalisme. L'auteur étend ses recherches à toute l'histoire du cinéma pour prendre en compte aussi bien le muet que les spécificités asiatiques. Avec en bouquet final, le rapprochement inattendu des films italiens et indiens dans l'utilisation du doublage (l'apposition de la voix d'un autre sur tout ou partie d'une interprétation) pour l'élaboration d'un acteur proprement cinématographique. Du grand art.

Philippe Rouyer

KING VIDOR PAR JEAN-LOUP BOURGET ET FRANÇOISE ZAMOUR

Vrin, 126 p., 9,80 €



Avec ce livret d'une densité et d'une pertinence exemplaires, les auteurs revisitent King Vidor, auteur complet, américain de surcroît, passant d'un studio d'Hollywood et d'un genre à l'autre, capable de s'avancer masqué, de s'approprier des sujets qui n'étaient pas les siens. Bourget et Zamour passent successivement en revue l'ambitieuse trilogie américaine, « la guerre, le blé, l'acier » (*La Grande Parade*, *Notre pain quotidien* et *Romance américaine*), les injustement méconnus à leurs yeux *Street Scene*, *L'Oiseau de paradis*, *La Citadelle* et *H.M. Pulham, Esq.* autant que les deux mélodrames justement célèbres, *Stella Dallas*/Barbara Stanwyck et *La Garce*/Bette Davis, hier taxés de misogynie, réévalués par les féministes aujourd'hui. Sans oublier les flamboyants *Duel au soleil* et *La Furie du désir* produits par David O'Selznick pour Jennifer Jones, bombe sensuelle. Vidor explore d'autre part les rapports entre l'individu et la masse à travers les portraits contrastés de l'homme ordinaire (*La Foule*, scénario original) et du surhomme nietzschéen (*Le Rebelle*). Et si *Hallelujah* est empreint de paternalisme à l'égard des Noirs, il n'en est pas moins un chef-d'œuvre salué par critiques et historiens. Conclusion : même inspirée de Tolstoï (*Guerre et Paix*) ou de la Bible (*Salomon et la reine de Saba*), une œuvre éminemment personnelle, en filigrane de laquelle apparaît l'autoportrait exaltant d'un artiste en homme d'action.

C.G.

JEAN-JACQUES BERNARD

(1950-2015)

Tu me manques, camarade

Tu es parti quasiment sur scène, en plein festival. Un lieu de cinéma où tu jouais une nouvelle fois ce rôle de passeur infatigable que tu as toujours été, pour le plus précieux de tous les publics, celui de la jeunesse. Sarlat est, en outre, une capitale gastronomique qui a toujours accueilli de nombreux tournages historiques. Tu y étais donc chez toi à plus d'un titre. Le cinéma ne te lâchera pas comme ça. La preuve en est, que, quelques jours plus tard, le cimetière du Chesnay avait de faux airs de Riviera italienne noyée sous la pluie. Il n'y a que toi pour faire en sorte que ses propres obsèques ressemblent à une séquence

mythique de *La Comtesse aux pieds nus*. Tu en aurais fait un texte de présentation superbe. Voir tout ce cortège, assez prestigieux ma foi, t'accompagner ainsi, aurait sans aucun doute été prétexte à ces quelques saillies dont tu avais le génie. Car certains de ces éplorés sous leurs parapluies avaient fait l'objet de portraits féroces de ta part. D'autres, au contraire, étaient chers à ton cœur.

Tu ne le disais jamais directement, mais cela transpirait dans ta façon de leur parler. Me reviennent en mémoire nos échanges, lors des séances de maquillage dans les loges de Canal, alors que nous nous préparions à tourner nos chapeaux de présentation pour Ciné+. Tu captivais tout ce petit monde des coulisses, qui te l'a bien rendu en se déplaçant pour te saluer une dernière fois en ce jour de novembre. Je me souviens aussi de tes textes, qui dépassaient toujours allègrement la longueur réglementaire qui nous était impartie. Les gens décrochent

au bout de 40 secondes, nous disaient nos mentors. Les tiens duraient souvent le double, voire plus, mais personne ne pensait à les chronométrer. Car à coups d'anecdotes mêlées à ta faconde, tu étais capable de magnifier des films inconnus, de donner un éclairage nouveau à des chefs-d'œuvre sur lesquels on pensait tout savoir, voire de nous donner envie de jeter un coup d'œil à de vieux nanars. T'écouter rendait cinéphile. Il suffisait de se laisser guider par ta voix.

Parmi les souvenirs qui remontent pêle-mêle, je me souviens aussi de déjeuners entre deux conseils d'administration de notre syndicat. Tu avais une prédilection pour les rognons de veau, sauce madère, me semble-t-il, pour être précis. Quand j'ai appris que tu étais parti si vite, je m'en suis cuisiné. Ils étaient, je pense, un peu trop cuits. Un goût amer dans la bouche. ♦

Patrice Carré

CAROLINE DECRIEM

(1946-2015)

L'accompagnatrice

Caroline Decriem s'est éteinte à l'âge de 69 ans, le 15 octobre 2015. Issue d'une famille d'éditeurs, elle débute comme attachée de presse vers 1967 et intègre en 1970 la CIC qui regroupe alors les marques Universal et Artistes Associés, bientôt rejointes par MGM. Elle y effectue toute sa carrière, d'abord comme attachée de presse, puis comme directrice de la communication, traversant les différents intitulés de cette maison de distribution américaine : UIP (Universal et Paramount), puis Paramount. Elle avait pris sa retraite en 2009.

Professionnelle impeccable et fumeuse invétérée, elle était aussi amoureuse du cinéma. Elle a accompagné avec enthousiasme des films tels que *Maman très chère*, *Riches et Célèbres*, *Pink Floyd the Wall*, *Le Choix de Sophie*, *Reds*, *Missing* ou la série des *Rocky* et des *Vendredi 13*. ♦

Isabelle Danel



Notre Falstaff

Être président de notre syndicat, ce n'est pas une sinécure. Il faut tenir la maison, résoudre les problèmes, concilier les inconciliables, venir à bout de tout ce que personne ne fera à votre place. Et parmi ces préoccupations, il en est une qui surgit plus vite que l'on ne croit, c'est le souci de votre succession.

Seuls les profanes l'ignorent : on est élu au poste de président pour un an et on peut être réélu cinq fois, soit six ans au total. Au début, on est relativement insouciant, et puis, à mesure que le temps passe, qu'on prend de plus en plus à cœur les affaires du SFCC, on se pose l'inévitable question : qui prendra le relais ?

Car ça ne s'improvise pas. Il faut d'abord que le candidat soit membre du conseil, donc élu par l'ensemble des adhérents, et si possible qu'il y exerce une fonction, par exemple vice-président.

Je connaissais Jean-Jacques depuis... longtemps !! On se rencontrait au fil des festivals et des projections. J'avais apprécié le brillant éditorialiste de *Première*, l'intervieweur alerte, comme le présentateur de courts métrages sur Antenne 2 (futur France 2), et enfin l'infatigable animateur de *Cinéfil*, et autres chaînes du câble, le réalisateur de documentaires passionnants sur l'histoire du cinéma. Surtout, adhérent de longue date à notre syndicat, Jean-Jacques aimait communiquer ses idées et il avait souvent manifesté concrètement son souci très vif du métier, de la condition de critique de cinéma. Pour moi, c'était de toute évidence « the right man in the right place ».

Or nous sommes en France : chez nous, pour décider de choses vraiment importantes, on déjeune ensemble. Avec Jean-Jacques, ce fut dans un petit restaurant de la Contrescarpe. C'est là, entre deux verres de bourgogne, que je lui fis la fatidique proposition et qu'il me donna son accord tout aussi fatidique. Avec une réserve toutefois : il ne pourrait rester à ce poste s'il avait l'opportunité de tourner le long métrage dont il rêvait secrètement. Ce ne fut pas le cas malheureusement, ou heureusement pour notre syndicat.

À ce stade, je me sens un peu comme Victor Francen dans *La Fin du jour* de Duvivier, quand il doit prononcer l'éloge funèbre de Michel Simon. Sachant qu'on attend de lui un panégyrique de pure langue de bois, il ne peut s'y résoudre.

Alors qu'il n'y a aucune honte à dire toute la vérité ! Car Jean-Jacques n'était pas un saint, mais un homme complexe, tissé de



contradictions et de contrastes. C'est cette humanité qui faisait son charme. Sous sa bonhomie apparente, sous sa truculence provocatrice, il cachait une blessure, une fêlure, et ce n'est parfois qu'à la fin d'un dîner, entre ami(e)s, qu'il nous confiait ses hantises les plus intimes...

Généreux et impulsif, tendre et colérique, suave et soudain incongru, il m'évoquait souvent ce personnage shakespearien dont

il n'avait pas seulement la silhouette mais aussi la séduction, l'optimisme paradoxal et la richesse de cœur. Oui, Jean-Jacques était un peu le Falstaff de notre profession. ♦

PS : J'ai repris ici l'essentiel de mon intervention lors de notre cérémonie des prix à la Cinémathèque. Signalons aussi que nos amis de l'AFCAE ont rendu un hommage spécial à Jean-Jacques lors de leurs rencontres Patrimoine/Répertoire, le 17 mars à Arras.

Gérard Lenne



NOUS NE SOMMES PAS DES VOYOUS

Par Nathalie Chifflet

Les men in black sont dans la place. Ils sont impeccables, costume et cravate sur chemise blanche. Les agents de contrôle contemporains sont habillés avec classe : le cinéma est maintenant sous surveillance, avec élégance et sans violence.

De part et d'autre, journalistes, distributeurs, attachés de presse, chacun paraît avoir accepté cette distribution des rôles et s'y soumettre. C'est même devenu une relation contractuelle : le critique doit s'engager par écrit à respecter un embargo. Il s'interdit ainsi de publier la moindre ligne jusqu'à une date et une heure fixées par le distributeur. Parfois, jusqu'au jour de sortie du film en salles. À l'entrée des projections, les agents de contrôle collectent les téléphones portables dans de jolis sacs en papier qui ressemblent à des emballages cadeaux ; la lutte contre le piratage justifie la confiscation sans discussion. À la liberté a succédé la sécurité. Dans la salle, le dispositif paranoïaque complète éventuellement sa panoplie avec des vigiles qui tiennent à l'œil la critique avec des lunettes infrarouges dignes des films d'espionnage. À l'entrée, on subit parfois une fouille des sacs, tandis qu'un détecteur de métaux s'assure qu'on s'est bien démuné de tout appareil susceptible d'enregistrer l'image ou le son du film.

Les scènes de contrôle et de surveillance des projections de presse se répètent pour les blockbusters américains, aux enjeux

financiers colossaux, dans une stratégie marketing des studios qui ménage des effets de buzz permanent. Le secret démultiplie la tension de l'attente et le silence renforce les effets d'annonce. La critique et son contrôle font désormais partie de la stratégie.

LA LUTTE CONTRE
LE PIRATAGE JUSTIFIE
LA CONFISCATION
SANS DISCUSSION.
À LA LIBERTÉ A SUCCÉDÉ
LA SÉCURITÉ.

À la veille de la sortie de *Star Wars 7, Le Réveil de la force*, Disney a organisé une projection du film de J.J. Abrams dans un dispositif inédit de contrôle renforcé et d'engagement sur le contenu. L'invitation a été envoyée par mail à des journalistes choisis. La présence dans la salle était conditionnée à la signature d'un formulaire dit « *d'accord de confidentialité digital* », à renvoyer préalablement par courrier électronique. Le signataire s'y engageait à « *n'émettre aucune critique du film avant le mercredi 16 décembre à 9 h 01* », quelle que soit la nature de son support, et à « *ne pas révéler l'intrigue du film ni les liens unissant les personnages afin de ne pas spoiler les premiers spectateurs* ». Les conditions-mêmes d'accès à la projection étaient énoncées : « *Nous vous informons que vos portables seront collectés le temps du film et que des agents de sécurité équipés de jumelles à vision nocturne seront*

dispersés dans la salle. » La justification était ainsi formulée : « *C'est grâce à toutes ces mesures, certes un peu strictes, que nous pouvons vous proposer de voir ce film la veille de sa sortie en salles.* » Un QR code d'accès personnel fut envoyé sur le téléphone portable des journalistes signataires de l'accord. L'horaire et le lieu furent communiqués la veille, par le même canal du téléphone portable.

Dans le marathon promotionnel, un contrôle semblable s'organise lors des interviews. Il est plus discret, mais tout aussi réel. Un agent, un publiciste, en retrait mais bien présent, assistent à l'entretien. Certaines questions sont exclues. Les attachés de presse formulent poliment des restrictions, auxquelles le plus grand nombre, là encore, consent, dans une forme nouvelle d'autocensure. Il faut éviter les fuites, les indiscretions, les gaffes.

La critique professionnelle est ainsi mise au pas, surveillée, contrôlée comme une délinquante en puissance. La confiance est supplantée par la suspicion généralisée. Nous ne sommes pas des voyous, nous sommes traités comme tels. Mais nous avons notre part de responsabilité dans cette situation. Nous acceptons, à quelques résistances marginales près, les conditions posées par les distributeurs et les producteurs. Nous consentons à ces nouvelles règles du jeu librement, en conscience. Notre image est désormais trompeuse, et il faudrait s'en inquiéter, collectivement : nous ne sommes pas des voyous mais nous ne le disons pas. ♦